

Guy MAUVAIS  
Confracourt

[animconf@orange.fr](mailto:animconf@orange.fr)

Chère lectrice, cher lecteur

Mesdames Florence et Monique VOUGNON m'ont transmis le document intitulé « Le Maquis Clément » écrit par un témoin de première main puisqu'il s'agit d'André Thouvenin, gendarme ayant participé à la création et la vie de ce maquis établi sur les communes de Combeaufontaine et Confracourt.

J'ai recopié ce document intégralement, ne modifiant que quelques détails de mise en page, ponctuation et erreurs orthographiques.

J'ai essayé d'améliorer certains documents au moyen de techniques modernes de traitement d'images : nettoyage, ajouts de photos et renseignements complémentaires, remplacement des croquis originaux par des plans qui montrent mieux les dimensions des événements...

J'y ai ajouté des renseignements complémentaires en fin d'ouvrage afin de préciser certains éléments du récit.

Certaines photos sont tirées de l'ouvrage « La Libération En Franche-Comté, agents secrets & services spéciaux dans la Résistance d'André Moissé publié à Franche-Comté Édition en 2004

Bonne lecture et que celle-ci prolonge le souvenir de cette époque difficile et passionnée au cours de laquelle le courage de quelques-uns a permis de libérer le monde du danger fasciste.

André THOUVENIN  
*Adjudant de Gendarmerie (E.R.)*

# LE MAQUIS CLÉMENT

CONFRACOURT – HAUTE-SAÔNE  
Novembre 1943 Septembre 1944

*« Nous connaissons l'étendue de nos  
devoirs envers la FRANCE et la  
RÉPUBLIQUE et nous sommes décidés  
à les remplir »*

*Col. DENFERT ROCHEREAU*

*A la mémoire de*

RENÉ LOUPOT

*A mes fils,  
A mes petits-fils*

AFIN QUE NUL N'OUBLIE

# PREFACE



*René Omnès  
Général de Division  
de la Gendarmerie*

*C'est avec de tels témoignages, évoluant en roue libre et sortant ainsi de l'histoire fabriquée, que l'on concourt à écrire la véritable Histoire composée de multiples détails à l'état brut.*

*En 1943, le jeune André Thouvenin, par le hasard d'une première affectation en gendarmerie, arrive en Franche-Comté, classée « zone interdite », donc étroitement sous la botte allemande.*

*Il découvre une brigade de « gendarmerie otage » qui doit évoluer dangereusement entre deux feux. Il opte sans état d'âme pour la Résistance malgré son inexpérience du double jeu. Son choix courageux est heureusement approuvé par son chef direct et son officier qui œuvrent dans le même sens...*

*Hélas, les camarades tombent. La Kommandantur et la Gestapo ont la certitude que la gendarmerie française refuse la « Kollaboration » et aide les « terroristes », les réfractaires ou les juifs à se soustraire à leurs recherches...*

*Le gendarme Thouvenin rappelle cinquante années plus tard, les difficultés et les astuces de l'Arme pour cacher les S.T.O, faire avorter les rafles ou voler les matériaux non ferreux destinés au 3<sup>ème</sup> Reich.*

*L'on découvre ainsi des procès-verbaux de recherches infructueuses parfaitement rédigés et une multitude de mal-voyants, de sourds ou de débiles mentaux qui peuplaient une France occupée... à prendre sa revanche...*

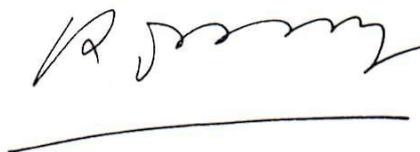
*Après avoir adroitement préparé les « groupes de réserve », organisé les parachutages d'armes et de personnels, les gendarmes « peu zélés » prendront sur ordre le maquis, se battront et... seront oubliés.*

*A la Libération, dix-sept d'entre eux seront tombés face aux pelotons d'exécution ou au combat, forçant l'admiration des autres combattants de l'ombre. J'ai connu quelques uns d'entre eux qui demandèrent à être fusillés en tenue de gendarme ! Saluer d'un tel geste la salve qui vous tue... c'est vaincre !*

*André Thouvenin « rentrera dans le rang » et poursuivra discrètement une carrière tournée vers le devoir pour continuer à veiller sur un peuple oublié de ce qu'il doit à ces braves gendarmes.*

*Ce récit du maquis de Confracourt qui mérite attention, est donné en héritage à nos jeunes pour qu'ils n'oublient pas les « hommes en bleu » de la Résistance.*

*Général de Division René Omnès (C.R.)  
alias « Simoun » ancien chef du maquis 82*



**“SIMOUN”**

Lieutenant Simoun en tant que chef du maquis 82 autour de Magny-lès-Jussey, René Omnès, arrivé pendant l'été 40 comme instituteur à Polaincourt, il a présidé en juin 44 une cour martiale dans un maquis. Il sera ensuite général de gendarmerie, notamment à Metz pour la grande région Est (Album famille Omnès).

POURQUOI MAQUIS CLÉMENT ?

S'il n'y avait pas eu René Loupot, y aurait-il eu un maquis à Confracourt ? Il en a eu l'idée, s'y est engagé à fond en s'entourant au départ, d'un petit noyau de personnes sûres, courageuses et désintéressées.

Il y a sacrifié de son temps de repos, de son sommeil, de sa famille, de ses amis. Il a été le promoteur incontestable et incontesté de cette organisation clandestine dans le canton de Combeaufontaine.

Il était orphelin d'un père dont il n'avait qu'un vague souvenir étant né en 1911. Son père fut tué au combat en 1915.

Et ce papa se prénomrait :

**CLÉMENT**

# AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Le récit qui va suivre relate des faits de résistance, active ou passive, dans toute leur simplicité calme, froide, agréable voire risible, mais aussi avec leur côté brutal, sanglant et dramatique ; il est raconté en toute objectivité à partir de notes personnelles relevées sur le vif, au moment des faits, de souvenirs vivaces et de renseignements recueillis au fil des années passées auprès des maquisards que nous avons dirigés. Je dis bien « au fil des années passées » car nous avions projeté, avec René Loupot de faire revivre cette période. Il est malheureusement disparu avant de mener cette tâche à son terme. Je me fais donc un devoir de concrétiser ce que nous avons élaboré ensemble.

Il est possible que ceux qui ont vécu cette période nébuleuse et très mouvementée à nos côtés, relèvent quelques anomalies ; elle ne seront certainement que de faible importance.

Je me suis surtout attaché à dire la vérité, sans cacher le bon ou le moins bon. J'en ai certainement oublié – quelquefois volontairement – quand je n'étais pas sûr des renseignements recueillis.

Pourquoi ce récit quarante-sept ans après ?

Parce que, retraité, j'ai eu le temps de rassembler et de classer mes notes personnelles, celles de René Loupot, de me remettre en mémoire certains faits et de contacter quelques anciens du maquis pour effectuer les recoupements nécessaires au récit de la VÉRITÉ.

Mais aussi et SURTOUT pour la postérité, afin que nos enfants et petits enfants sachent que leurs pères ont participé activement dans leur domaine et avec leurs petits moyens à la libération de la FRANCE, au cours d'une époque tumultueuse où dominaient le désarroi et la cruauté, la méfiance et la vengeance.

IL FALLAIT PRENDRE POSITION

NOUS L'AVONS PRISE.

NOUS NE L'AVONS JAMAIS REGRETTÉ

# AVANT – PROPOS

Un dernier virage à l'entrée de l'agglomération et le très vieux car à gazogène quitte la rue et s'engage sur un terre-plein à côté d'un petit bâtiment qui a jadis servi de gare au « tacot » et pompeusement baptisé « gare des cars ». Il pleut depuis Vesoul et le chauffeur a eu fort à faire tout au long du chemin pour manœuvrer l'essuie-glace à main, n'abandonnant cet accessoire que pour agir sur la manette d'admission d'air de son « gazo » à chaque changement de vitesses dans les côtes, oh combien fréquentes ! Une dernière secousse et l'autobus s'immobilise, une de ses roues au moins bien calée dans un des innombrables trous d'eau qui parsèment la petite place.

J'ai quitté mes parents ce matin, sanglé dans mon uniforme tout neuf. Affecté à la 3<sup>ème</sup> Compagnie de l'École de Gendarmerie de Mamers (Sarthe), j'ai, nanti de mon petit Brevet Élémentaire, été reçu 15<sup>ème</sup> sur 135 à l'examen de sortie de stage, juste devant un bachelier – ce dont je ne suis pas peu fier – et j'ai bénéficié d'une permission de quinze jours, du 17 au 31 octobre suivi d'un délai de route de quatre jours pour rejoindre mon poste. Ne désirant pas me faire remarquer défavorablement et tenant compte des conseils reçus à l'école j'arrive avec une journée d'avance.

C'est ainsi que le 3 novembre 1943, à la nuit tombante, je tire le cordon de la clochette à la porte de la Brigade de Gendarmerie de Combeaufontaine. J'y suis reçu chaudement. Après m'avoir offert un café chez lui, le chef me conduit à ma chambre. Je loge en ville. En effet, la brigade à cinq ayant été renforcée de trois unités, le Commandant de Brigade a dû trouver trois logements. Je vais donc habiter chez Monsieur et Madame Riandet dont le fils Roland est gendarme à Rioz.

Avec mon arrivée, la brigade au complet se compose ainsi :

Chef : Loupot

Gendarmes : Villerot, Finck, Monnet, Brun, Bouyer, Prost et Thouvenin

Ces derniers sont cités dans l'ordre d'ancienneté.

La bonne entente règne, malgré les différences d'âges (vingt-huit ans d'écart entre le plus ancien, Villerot, le plus jeune, moi-même), les niveaux

d'instruction, les conceptions, l'exécution des missions et l'organisation compliquée du travail au bureau. En effet, outre le Chef et un gendarme qui disposent de machines à écrire personnelles, la brigade en a une seule en dotation pour les autres gendarmes.

D'autre part l'exiguïté du bureau – sorte de couloir de deux mètres cinquante de large sur six mètres de long – compte tenu des meubles, téléphone, extincteurs et râteliers d'armes, permet de n'y travailler qu'à trois à la fois, et toujours avec la lumière car la pièce n'est éclairée que par une seule fenêtre en bout, côté rue. Il faut donc faire un tour de travail au bureau et surtout ne pas le laisser passer.

Le bâtiment est un ancien relais de diligence et les logements ne sont pas plus pratiques que le bureau. Celui que j'ai occupé fin janvier 1944, quand Prost, ayant pris femme au pays, fut muté à Dampierre-sur-Salon, est bizarrement conçu à l'étage. Par un escalier en colimaçon très étroit on accède à un petit balcon, puis on pénètre dans une cuisine de six mètres carrés en descendant deux marches. Pour pénétrer dans la seconde pièce de six mètres carrés également, nouvelle descente d'une marche. Toutes deux bénéficient de la chaleur du bureau qui est en dessous. On remonte de trois marches pour accéder à une chambre située au-dessus du grand portail d'entrée... c'est une glacière !

Aucune commodité dans cette maison : un WC commun pour toutes les familles en bas dans la cour intérieure et l'eau à la borne sur le trottoir. Des dépendances très vastes avec de belles stalles prouvent que les chevaux, quelques années auparavant, étaient bien mieux logés que les gens fussent-ils d'armes.

Un grand jardin permet à chacun de cultiver à volonté. Une vaste buanderie à droite sous le porche, en face du bureau, est accolée à deux chambres de sûreté (hommes et femmes) appelées prisons.

Combeaufontaine, chef-lieu de canton de quelques trois cent cinquante âmes à l'époque, est un nœud routier. La circonscription de la brigade comprend dix communes dont Confracourt, épïcêtre du récit qui va suivre. Les visites de communes se font à bicyclette. La motocyclette affectée à la brigade ne doit être utilisée qu'en cas d'événement présentant une certaine gravité : incendie ou

accident. Comment peut-il en être autrement, la dotation mensuelle en essence étant de dix litres.



# LA RÉSISTANCE PASSIVE

Décembre 1943 – juin 1944

# LES PREMIERS PAS

## CONTACT

Dès le début je vais très souvent en service avec le Commandant de Brigade. Outre le fait que les jeunes doivent sortir le plus souvent possible avec des gradés ou des anciens, il me semble qu'il y a pour moi une sorte de préférence. J'apprends rapidement à le connaître et une sympathie réciproque s'installe vite entre nous.

J'acquies vite la conviction que mon supérieur a d'autres activités que celles inhérentes au service de la gendarmerie. Il m'emmène souvent chez les mêmes personnes avec lesquelles, au cours de conversations paraissant anodines, il a un comportement singulier.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1943, il me met au courant de ses projets, former un groupe de résistance sur le secteur et me demande si je veux l'aider. J'accepte spontanément.

## LE NOYAU INITIAL

Il se compose des éléments suivant :

Loupot René 32 ans	Chef de Brigade	Combeaufontaine
Thouvenin André 22 ans	Gendarme	Combeaufontaine
Lecorney Pierre 32 ans	Fromager	Gourgeon
Catto Pierre 38 ans	Épicier	Combeaufontaine
Mayonobe René 55 ans	Adj. Chef E.R	Arbecy
Bros Fernand 43 ans	Quincaillier	Combeaufontaine
Pillot André 34 ans	Menuisier	Scey-sur-Saône
Mortier Auguste 45 ans	Commerçant en bois	Confracourt

## LES MISSIONS

Pour Loupot – Thouvenin – Lecorney – Pillot :

Dans la plus grande discrétion possible, recherche de gens susceptibles de pouvoir être intégrés au maquis le jour où nous en aurons besoin. Dans tous les cas, ne pas les contacter sans en avoir référé à Loupot.

Pour Mortier :

A déjà la mission de constituer une équipe B.O.A pour réception de parachutages éventuels d'armes et de personnel.

Pour Mortier – Thouvenin :

Recherche d'un terrain de parachutage avec Heinzle et Bazeau son adjoint. Choix judicieux d'un emplacement du maquis, pouvant être opérationnel rapidement pour la surveillance, la garde et la défense du terrain de parachutage.

Pour Catto -Lecorney :

Prévoir des possibilités de ravitaillement du maquis.

Pour Bros :

Prévoir en récupération ou en neuf du matériel de cuisine le plus étoffé possible.

Pour Mayonobe :

La gestion du maquis qu'il rejoindra comme responsable provisoire, en attendant l'arrivée de Loupot, si nous sommes obligés d'y cacher quelques hommes en difficulté. On verra plus loin que cette précaution ne fut pas inutile.

Pour tous :

Dérouter les Allemands : faux renseignements, inversion de poteaux indicateurs...

Ceci résume la situation au début de janvier 1944.

# SITUATION AU 15 JUIN 1944

## MOYENS EN HOMMES

Jusqu'au mois de juin, les liaisons entre nous ont été fréquentes et un fort embryon de « possibles » au maquis était déjà constitué.

### COMBEAUFONTAINE :

Chrétien Boulanger	Cranet Agriculteur
Gaudinet Garagiste	Grevillot Brigadier des Eaux et Forêts
Guillaume Boucher	Lhominet Agriculteur
Meisart Instituteur	
Charton Agent de police à Paris qui nous rejoindra le 1 <sup>er</sup> août.	

M Guillaume nous avait fait don de sa camionnette, prête à partir au maquis.

### GOURGEON :

Bernard Cordonnier	Charton Forain
Chaussade Entrepreneur	Gouaille Agriculteur
Meunier Retraité	Roitel g Maçon
Roitel J Maçon	

Adrien, fils de M Bernard sera fusillé au Mont Valérien le 24 juin 1944.

Jean Roitel sera tué au combat à Faucogney le 23 septembre 1944.

### SEMMADON :

Lecorney Étudiant	Massin Agriculteur, maire de la commune
-------------------	-----------------------------------------

### BOUGEY :

Le Général A Étienney (et son fils) qui fera de son château un hôpital lors des combats des mois d'août et septembre.

Maradan Agriculteur, ami du général

CORNOT :

Convert Commerçant

Debellemanière Agriculteur

CONFRACOURT :

Hubacher Boulanger

Ponsot Fromager

LA NEUVELLE-LES-SCEY :

M et Mme Guerinon

Aubriet Agriculteur

SCEY-SUR-SAÔNE :

Mouchotte Notaire

## ATTRIBUTIONS

Le terrain de parachutage retenu est présenté à Heinzle qui le trouve convenable à tous points de vue et le fait homologuer par Londres.

Les tâches futures concernant l'utilisation de ce terrain sont réparties :

Mortier avec ses dix hommes plus les chariots attelés de chevaux, chargera les containers, ramassera les parachutes et aura soin que rien ne soit abandonné sur place.

Loupot et quatre hommes du maquis – avec ou sans Heinzle ou Bazeau, selon que leurs occupations leur permettent d'être présents – accompagneront les chariots à la cache. Mayonobe fera l'inventaire des containers.

Thouvenin, employant tout l'effectif du maquis, mettra en place le dispositif de défense étudié au préalable et protégera les transports à la cache. Le terrain s'appellera « Aquarelle ». La lettre clef à signaler aux avions, à l'aide de piles électriques, sera en alphabet morse, la lettre « Q ». Londres adressera le message suivant : « Ne louvoyez pas sur le rail ».

Lecorney et Catto ravitailleront chez Ponsot et Hubacher à Confracourt. Ils ne rejoindront pas le maquis dès le début, mais seront nos agents du

renseignement avec Bros.

Bros a fourni les ustensiles nécessaires au conditionnement des repas pour plus de cinquante hommes : deux cuisinières, poêles, casseroles, couverts, torchons, etc. Il faut ajouter qu'il n'a jamais accepté le moindre bon de réquisition pour ces fournitures. C'est un homme qui a rendu beaucoup d'autres services au maquis.

### Portrait de Monsieur BROS :

*De petite taille, visage terreux, petite moustache, toujours mal rasé, marchant d'un pas tranquille, voir nonchalant, il donnait l'impression de n'avoir jamais su courir de sa vie. Il était toujours vêtu du même costume gris, élimé, à culotte de cheval avec des brodequins cloutés et des leggings aux couleurs indéfinies. Ajoutez à cela un regard lointain, comme un peu perdu. A part ses rares amis et quelques personnes de confiance, il ne répondait jamais directement à une question, feignant selon le cas, la surprise, l'ignorance ou la stupéfaction. Après quelques minutes de conversation, un inconnu dénué de psychologie l'aurait vite catalogué de bête, voire genre « idiot du village », alors que c'était un finaud, particulièrement intelligent, avec un cœur « gros comme ça ».*

*Nul n'aurait pu songer que ce bonhomme paraissant mou et indifférent pouvait être un résistant. Et pourtant il avait déjà aidé dans ce domaine deux personnes de Combeaufontaine chargées d'organisation B.O.A. Il s'agissait de Messieurs Cottet Ernest, capitaine de réserve et propriétaire de l'Hôtel du Balcon et Millot Louis, lieutenant de réserve et représentant de commerce. Tous deux furent arrêtés fin mars 1944 et déportés à Dachau d'où ils ne sont jamais revenus.*

### MOYENS DE LIAISON ET DE DÉPLACEMENT

- Une camionnette de 400 kg de M Guillaume ;
- Une camionnette de 1000 kg de P Lecornet (en réserve) ;
- Une traction avant de A Bouveret (en réserve) ;
- La moto de la brigade de gendarmerie ;
- Deux bicyclettes.

## LE COMMANDEMENT

La région D est commandée par le Lieutenant-Colonel Monod. Elle se divise en D1 (Côte d'Or – Haute-Marne) et D2 (Haute-Saône – Doubs – Belfort – une partie du Jura).

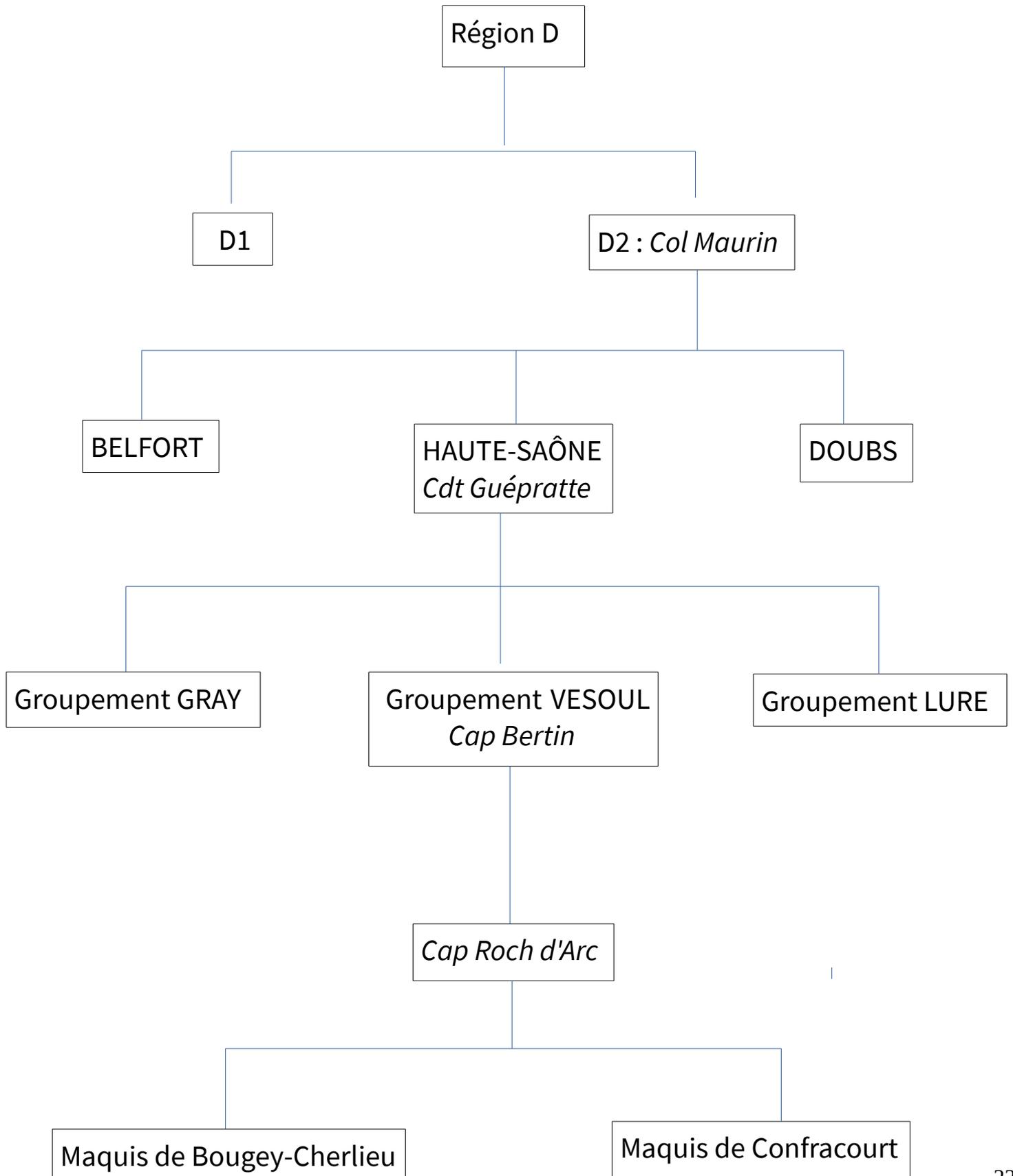
La D2 est placée sous l'autorité du Lieutenant-Colonel Maurin

Le responsable pour la Haute-Saône est le Commandant Guépratte.

La Haute-Saône est divisée en trois groupements dont celui de Vesoul (groupement V) sous les ordres du Capitaine Bertin

A partir de l'État-Major du Groupement V, un officier a sous ses ordres une compagnie ou plusieurs groupes ou maquis. C'est ainsi que le Capitaine Roch dirige le maquis de Jussey (bois de Cherlieu, commune de Bougey) et celui de Combeaufontaine (bois de Confracourt).

# ORGANIGRAMME DE L'IMPLANTATION F.F.I LOCALE EN HAUTE-SAÔNE





Commandant  
GUEPRATTE



11 novembre 1945 Vesoul  
Robert Carlier (Vesoul, Défense de la  
France), Paul Guépratte (DF, n°1 des FFI  
de Haute-Saône), Michel Pichard (chef  
National du BOA à Echenoz-la-Méline  
en 1944), Achille Guillaume (Belfort) et  
Marcel Dumont (Lorraine, n°1 BOA en  
Haute-Saône, agent SOE)



Capitaine  
BERTIN



Lieutenant DOILLON



Général BOOTH



Claude VOUGNON



Adrien BERNARD



André BAZEAU



Colonel Jean MAURIN



Gilberte LAVAIRE  
(morte aux côtés  
du Colonel FABIEN  
27 décembre 1944)

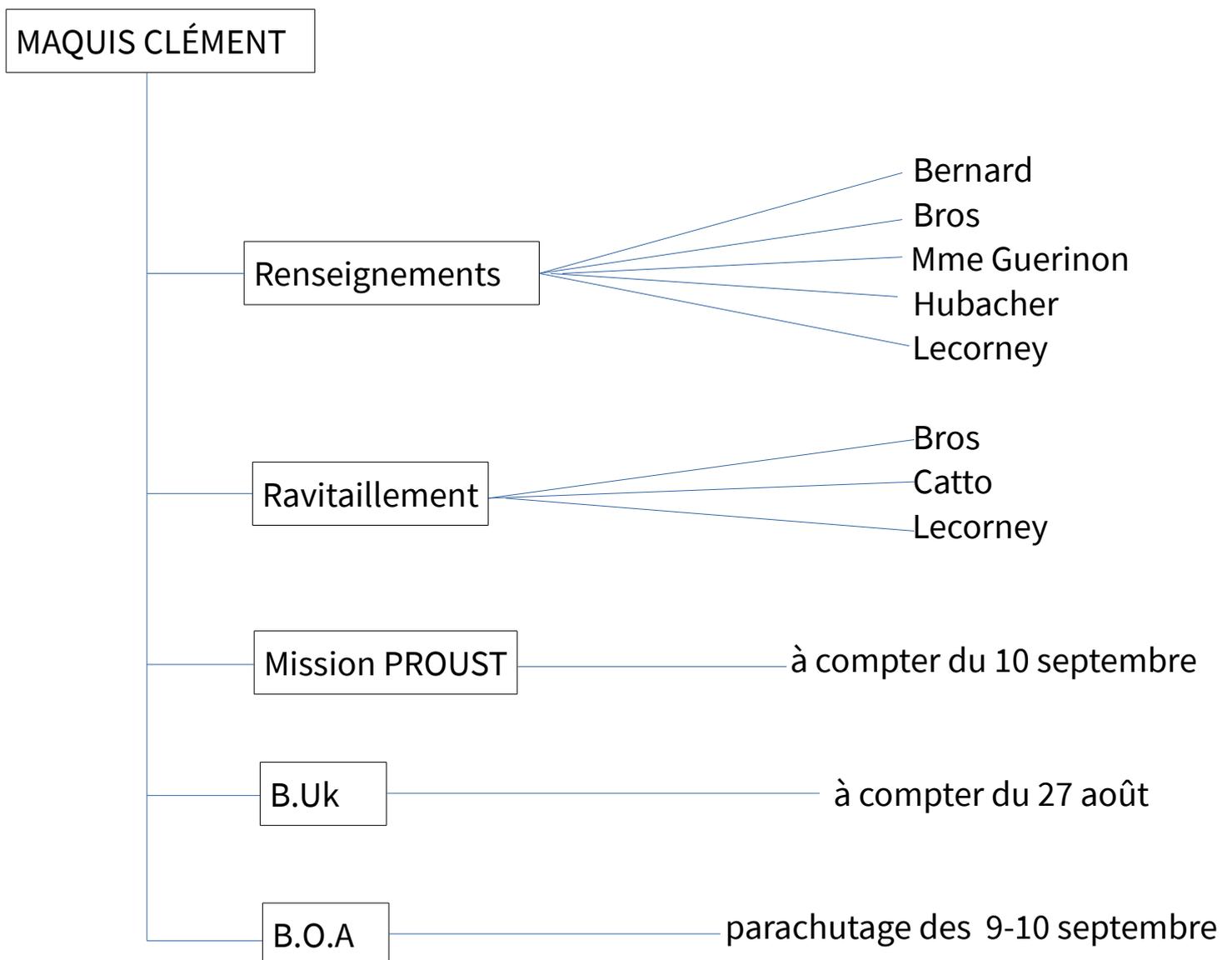
# EFFECTIFS ET ORGANIGRAMME DU MAQUIS CLÉMENT

Chef du maquis	1	Loupot
Adjoints	3	Thouvenin, Mayonobe, Mouchotte (à compter du 3/09)

Soit 4 sous-officiers

Hommes	53
Ukrainiens	5

Total	62
-------	----



# LA GENDARMERIE DANS LA RÉSISTANCE

## JANVIER-JUILLET 1944

### GÉNÉRALITÉS

Tout est établi sur le papier du moins, pour rejoindre un jour le maquis. Mais ce n'est pas là bien sûr notre travail officiel. Nous sommes gendarmes et il faut agir en tant que tels, apparemment du moins.

La recherche des réfractaires au S.T.O représente une des plus importantes missions administratives de la Gendarmerie à l'époque. La moyenne des procès-verbaux de recherche de réfractaires peut être évaluée à une vingtaine par mois pour la brigade de Combeaufontaine. Et toujours, en conclusion : « Recherches infructueuses ». Les procès verbaux ne sont que tissus de mensonges.

Nous prenons par exemple, une déclaration d'un père qui nous jure sur ce qu'il a de plus cher que son fils à quitté le domicile familial un mois plus tôt, tel jour, à telle heure, pour rejoindre le lieu de convocation au S.T.O et qu'il ne l'a pas revu depuis ; mieux, qu'il n'a même pas reçu une lettre. Pendant ce temps-là, le dit-fils nous sert le café avec une petite goutte, distillée en fraude, bien sûr... Elle est tellement meilleure !

Pour les actes que j'appellerai plus spéciaux, il faut reconnaître que Loupot et moi-même sommes bien aidés par notre profession, notre uniforme voyant, mais passe-partout et quelquefois notre armement. Ces facteurs nous confèrent une sorte d'assurance, de sécurité et surtout constituent un laissez-passer bien utile pur nos déplacements aussi bien de nuit que de jour.

Loupot établit des liaisons avec ses supérieurs résistants que je ne connais pas à l'époque, sécurité oblige. Personnellement je prends contact avec l'échelon inférieur ou latéral (responsables divers). Je suis également amené à transmettre des messages écrits en clair ou chiffrés, ou mieux verbaux. J'apprends bien ma leçon ainsi qu'à établir des liaisons, toujours à bicyclette, avec :

Le Capitaine Roch à Vaite ;  
Le Chef d'escadron Bertin à Vesoul ;  
Le Chef d'escadron Guepratte à Vesoul ;  
M Rollin, chef d'entreprise sablière à Traves ;  
Le Capitaine Laroche à Jussey ;  
Le Chef de brigade de gendarmerie de Vitrey ;  
Le Capitaine Simon Doillon à Noidans-lès-Vesoul ;  
Le Lieutenant Claude Vougnon à Vaivre.

Ces deux derniers sont les instigateurs du passage à la dissidence du Bataillon Ukrainien. Le Capitaine Doillon a été tué au combat à Ménil-sur-Belvitte (Meurthe et Moselle) au mois d'octobre 1944.

#### ARRESTATION DES ISRAÉLITES – 6 FÉVRIER 1944

*A cette époque, je suis détaché à Vesoul, en renfort particulier, pour procéder à une mission inconnue. Je loge à l'ancienne gare du « tacot », qui est actuellement la poste de Vesoul. Nous sommes six : chef de détachement Maréchal des Logis Chef Evrot de la brigade de Faverney.*

*Le 6, vers onze heures, le Capitaine Lesigne, accompagné d'un officier de la Feldgendarmerie, nous donne connaissance d'une circulaire allemande : à partir de douze heures, nous devons ratisser tous les logements habités par des Juifs et les amener à notre cantonnement. A seize heures, trois cars seront à notre disposition pour les conduire à Demangevelle. Nous recevons des listes d'adresses. Le Capitaine ajoute en appuyant bien ses mots : « Tous les Juifs en possession de certificats médicaux les désignant intransportables seront laissés en liberté.*

*Je fais équipe avec Duchatelle de la brigade de Champlitte. La dernière phrase du Capitaine ne nous a pas échappé. Dans beaucoup d'appartements nous ne trouvons plus personne. Le « téléphone arabe » a fonctionné ; les intéressés sont partis... aux champs. Mais il en est qui sont chez eux et de tous les âges. Pour les anciens, pas de problème. Le médecin du quartier que nous allons voir, délivre sans difficulté le certificat sauveur. Mais pour les jeunes quel casse-tête !*

*Notre dernière réussite se déroule à l'hôpital, dans le bureau du chirurgien Courvoisier qui nous met presque à la porte en disant : « Vous allez me faire pendre ! » mais en nous délivrant cependant les certificats d'intransportabilité pour deux jeunes filles de dix-huit et vingt ans que nous avons amenées là sur nos cadres de bicyclettes. En toute autre circonstance, ce transport eût été bien agréable, mais nous ne pensons guère ni les uns, ni les autres à autre chose qu'à les sauver de ce départ. Je vois encore les larmes de reconnaissance de ces deux jeunes filles en nous quittant.*

*Il est seize heures quinze. Le départ doit s'effectuer à seize heures. Nous descendons la rue de l'hôpital en catastrophe, avec un résultat nul pour nous deux. Le toujours bouillant Capitaine Lesigne, exaspéré, hurle presque au scandale sous l'œil débonnaire d'un sous-officier allemand, lequel résume la situation en bon français : « En effet c'est maigre. Il n'y a guère de Juifs en bonne santé à Vesoul... ».*

*Nous savons que les menaces du capitaine sont de pure forme. Quant au sous-officier allemand, j'ai appris par la suite qu'il s'agissait du Feldgendarme ASMUTH, presque aussi français qu'allemand. Mais un peu plus loin, un officier à monocle surveille la scène et j'ai eu par la suite connaissance du savon qu'il a passé au capitaine après notre départ.*

*Plus besoin de trois cars, un seul fera l'affaire... Il y a trois Juifs à emmener.*

19. - COMBEAUFONTAINE (Haute-Saône)  
La Gendarmerie et la Maison des Trois Empereurs



P. Chatelet, photo, Preigny (Haute-Saône)

Edmond Gréard

## SABOTAGES

Nous avons constitué une petite équipe de sabotage à trois avec Lominet et Cranet.

Les Allemands ont, pour faciliter les déplacements de leurs colonnes de véhicules, éclairé les poteaux indicateurs des deux carrefours de Combeaufontaine. La section des fils électriques est un « travail » rapide. La permutation des poteaux de signalisation demande beaucoup plus de temps, mais se révèle plus efficace. Ces simples actions créent une perturbation certaine pour les déplacement ennemis ; ainsi un convoi à destination de Gray se retrouve à Fays-Billot.

Bazeau qui touche à tout, nous a fourni du petit câble d'acier et des ballonnets gonflables, car la ligne à haute tension est une de nos cibles. Nous choisissons une nuit avec un vent favorable pour effectuer quelques lâchers de ballons qui entraînent le câble d'acier à la rencontre de la ligne, ce câble faisant office de court-circuit.

Ce genre de sabotage se fait un peu partout et les Allemands prennent des dispositions pour essayer de l'éviter. Les maires des communes reçoivent l'ordre de désigner des habitants pour aller garder les lignes électriques. Ainsi, tous les trois ou quatre kilomètres, on peut voir de petits cabanons, sortes de postes de garde. C'est la gendarmerie qui est chargée de contrôler la bonne exécution du travail de surveillance. Une partie de tarot remplace souvent la patrouille prévue.

## LE VOL DE L'IMPÔT MÉTAL

*Ceux qui ont bien connu cette époque se souviendront aisément de « l'impôt métal ». C'était une sorte de contribution volontaire et gratuite de certains français au bénéfice des Allemands concernant tous les métaux non ferreux (aluminium, zinc, cuivre, etc.).*

*Dans le canton, la collecte est effectuée par un pauvre malheureux petit boiteux à la solde des Allemands, qui arrive tous les matins de Vesoul par le car pour y retourner le soir. Toute la journée, il fait du porte à porte, réclamant le fameux « impôt métal ». La plupart du temps, il est éconduit plus ou moins poliment. Quelquefois, il se fait agonir d'insultes. Il lui arrive même de repasser la porte avec un coup de botte aux fesses.*

*Mais dans certaines maisons, chez les collaborateurs, il est bien accueilli et on lui donne ce que l'on a. Il établit une fiche en double exemplaire de 10/10 (le papier est rare). Un exemplaire va au donateur, l'autre accompagne la marchandise. Il dépose ses collectes dans l'ancienne salle de Justice de Paix, ferme soigneusement la porte tous les soirs et dépose la clef à... la gendarmerie, pour la reprendre le lendemain. Il en a reçu l'ordre par son chef allemand et nous par notre officier. Il nous raconte ses journées. Un soir il annonce fièrement : « J'en ai bien aux environs de quatre cent kilogrammes, je vais dire à mon patron de venir chercher ce dépôt un de ces jours ».*

*Comme par hasard, le cahier de service du lendemain prévoit une patrouille externe de nuit Loupot-Touvenin. Le chef me dit « En civil, en chaussons, nous sortirons par ma cuisine ». Je sais bientôt où nous allons. Sous les arbres, devant la mairie, Bros nous attend, un gros tournevis et un démonte-pneu dans les mains... Nous sommes à pour commettre un vol.*

23. - COMBEAUFONTAINE (Haute-Saône). - La Mairie



*Par un large escalier de pierre, on accède, à l'étage, à la salle de Justice de Paix. L'opération consiste à déménager tous les métaux dans un grenier à fagots, derrière la bâtisse au fond de la cour. Le démonte-pneu pour Loupot, le tournevis pour Bros et mes cent kilos arqueboutés on bien vite raison de la serrure qui rend l'âme en douceur.*

*L'instituteur, André Perrin, qui habite sur le même palier, est le seul occupant de l'immeuble. Il a un alibi solide ; avec sa famille, il est allé chez son père à Gourgeon pour dîner et faire un tarot avec les voisins. Il ne rentre que le lendemain matin.*

*Tout se passe bien malgré les difficultés dues à la disparité des objets. A la fin Bros a l'idée de voler aussi la balance qui sert à poser les collectes. C'est une Roberval à plateaux, qu'il charge de petites breloques qui se trouvent encore sur la table afin de ne rien perdre. Que se passe-t-il ? Nous opérons dans le noir complet.*

*Sans doute Bros manque-t-il la première marche en haut de l'escalier. Imaginez-vous le temps que peuvent mettre une balance, ses plateaux et tout le chargement pour dévaler dix-huit marches d'un escalier en pierre. Que c'est long et bruyant ! Alors que le mot d'ordre était « Rapidement et... sans bruit ! ».*

*C'est terminé et chacun rentre chez soi, Bros boitant bas. Dans la matinée, il vaque à ses occupations, avec une seule legging, l'autre cheville bien emmaillotée, en maugréant à qui veut l'entendre, contre ce sacré gosse qui laisse toujours traîner des caisses dans le couloir sombre de l'arrière-boutique.*

*Personnellement, j'avais mis dans ma poche les fiches et en les compulsant avec Loupot, nous avons bien des surprises et devons faire une sérieuse révision sur les sentiments de beaucoup de nos ouailles. Bien sûr il y a les collabos, les vrais, les connus ainsi que les sympathisants. Et puis les hésitants qui attendent la tournure que prennent les événements pour sentir et prendre une décision, qui nous font belle mine avec des sourires de faux jetons, mais qui donnent quelque chose, pensant : « Personne ne le saura ». Ceux-là, nombreux, m'ont toujours fait penser à l'histoire de celui qui à l'église, dépose un cierge au Saint-Sacrement et un autre au serpent sous les pieds de la Vierge en disant : « On ne sait jamais ce qui peut arriver ». J'ai conservé ces fiches pendant des années et puis je les ai détruites. La bizarrerie de la vie aurait pu faire que l'une ou l'autre porte discrédit dans les familles des donateurs.*

*En arrivant le matin, le petit boiteux vient chercher sa clef à la brigade. Cinq minutes plus tard, il est de retour et en pleurant, nous fait part du désastre.*

*Le procès-verbal de renseignements judiciaires portant « recherches infructueuses du ou des auteurs du vol est bien sûr, aux archives de la Gendarmerie.*

*Pour la petite histoire, je noterai que dans les jours qui suivront la Libération, Mayonobe, aidé des quelques F.F.I, ficellera tous les objets autour d'une calèche et, parcourant le chef-lieu et quelques villages environnants, annoncera à son de trompe qu'il vient rendre les biens à leurs propriétaires. Eh bien oui ! Certains auront l'audace de venir les lui réclamer. Je laisse à penser comment il auront été reçus...*

*Exemple de fiche :*

Date : 18 mars 1944			
NOM : DUVAL		Prénom : Louis	
Adresse : Rue de l'Enfer ARBECEY			
NATURE	Nombre	Qualité	Poids
Bassine	1	Cuivre	3 kg 200
Clochette	1	Bronze	0 kg 120

## LE VOL DU CAR DE BEAUPOIL

*Tout a été dit sur cette affaire sous différentes versions plus ou moins fausses. Le procès-verbal de gendarmerie est lui-même faux ; j'en sais quelque chose.*

*Heinzle prend des décisions brutales et souvent au dernier moment. C'est ainsi qu'il décide début juillet (je n'ai pas donné la date précise) d'installer un pied à terre dans le coin. Pas le temps de construire une baraque, un car fera bien l'affaire. On en volera un ; ce sera celui de la Régie Départementale des Transports que conduit Beaupoil sur la ligne régulière. Rendez-vous est pris pour le lendemain, dix-huit heures, dans le bois entre Combeaufontaine et La Nouvelle. Le car doit passer vers dix-huit heures quarante-cinq.*

*Je gagne les lieux à travers champs et bois. Heinzle est déjà là accompagné de trois gars que je ne connais pas. Bazeau arrive de Confracourt avec sa fidèle mitraillette. Il est de mauvaise humeur. Heinzle précise qu'aussitôt le coup fait, il part à Scey-sur-Saône où il a rendez-vous à vingt heures trente. Une discussion assez vive s'engage entre les deux hommes. Qui conduira le car ? Visiblement cette affaire n'a pas été pensée à fond.*

*En pleine engueulade, on entend le car qui arrive avec une demi-heure d'avance. Tout va mal. Bazeau bondit sur la route, sa Sten à la main, suivi des trois gars. Stop ! Tout le monde descend, à savoir une quinzaine de « Banhofs », employés des chemins de fer allemands, dans leur tenue de couleur brune, sans armes. Le car avait été réquisitionné au dernier moment par l'autorité allemande. Ça se passe très vite : « Allez, schnell !.. Retout Vesoul... Oui, à pied... »*

*Le chauffeur s'évertue, crie, menace... Ceci pour la forme car il connaît bien Bazeau, et moi donc. Nous avons trinqué ensemble quelques jours avant à l'hôtel du Balcon.*

*Heinzle quitte déjà les lieux. Bazeau, têtu comme un mulet s'est assis à l'arrière du car en disant : « Allez Thouvenin, en route ! ».*

*Je n'ai jamais conduit de gazogène. Le moteur tourne, c'est déjà quelque chose. Nous avons environ dix-huit kilomètres à parcourir. Je ne cherche pas de vitesse au-delà de la troisième et n'ai jamais trouvé la traversée de Combeaufontaine aussi longue, une main au volant, l'autre toujours prête à me gratter une oreille pour camoufler mon visage, me faisant tout petit, secoué par les hoquets du car dont le moteur ne comprend pas pourquoi les admissions d'air et de gaz sont si mauvaises ! A Vauconcourt, à droite on quitte la nationale ; c'est déjà mieux. A l'entrée de Bethoncourt un homme nous attend ; il connaît le gazo et surtout l'endroit exact où nous allons, le bois de Villers-Vaudey.*

*Le retour se fait à pied, encore douze kilomètres. J'ai la chance de trouver A Convers qui me rapatrie. Au bureau Beaupoil signe la déclaration par laquelle il porte plainte contre des terroristes pour vol de son car.*

*« Vous tombez bien me dit Loupot, voilà une enquête sérieuse pour vous ! »*

# LA RESISTANCE ACTIVE

Août – Septembre 1944

## MISE EN PLACE EFFECTIVE DU MAQUIS

C'est dans les premiers jours du mois d'août que les choses sérieuses commencent. Il faut rendre logeable le terrain qui a été retenu pour l'emplacement du maquis en avril, à deux kilomètres cinq cents au nord de Confracourt, à proximité d'une tranchée de forêt rejoignant La Nouvelle-lès-Scey.

14 AOÛT

Pillot et Chaussade apportent des matériaux. Ce sont les jeunes futurs occupants qui vont monter cette construction sous la direction de Pillot.

15 AOÛT

Bros et Thouvenin y transportent le matériel de cuisine. Il est prévu que le 18, une deuxième baraque sera à démonter à un kilomètre de là pour être remontée à côté de la première. Pour l'instant quelqu'un est chargé de détruire les deux nids de frelons qui l'occupent.

17AOÛT

Le 17 août vers seize heures, la gendarmerie de Combeaufontaine est cernée par les Allemands. Loupot et Thouvenin sont arrêtés. Mayonobe rejoint donc seul le maquis le 18 au matin. La charge est énorme pour lui. Il est l'unique sous-officier responsable des quinze premiers hommes qui arrivent, du matériel et du peu d'armement dont nous disposons. Il n'a aucune directive.

A noter que notre officier responsable que nous apercevons rarement et furtivement dans les mois précédents, rejoindra définitivement le maquis le lendemain du premier parachutage soit le 10 septembre.

## ARRESTATION DE LOUPOT ET THOUVENIN

*C'est mon jour de repos hebdomadaire que je mets à profit pour faire un peu de jardinage. Vers quinze heures, je viens discuter avec Loupot qui, tout en faisant son travail de bureau, remplace le planton en service à l'extérieur.*

*Brutalement deux camionnettes stoppent devant la caserne. Des Allemands en surgissent. Des ordres retentissent. Les soldats investissent la maison. Quelques-uns viennent à la porte et cognent violemment.*

*Nous avons vite compris et échangeons quelques bribes :*

- *Sauvez-vous par les jardins me dit Loupot, je vais ouvrir.*
- *Non, allez vous-en, j'ouvrirai.*
- *C'est moi le responsable ici !*
- *Vous avez une famille, je suis célibataire.*
- *Ça ne fait rien. Foutez le camp nom de Dieu !*
- *Je reste !*

*La porte s'ouvre. Des mitraillettes sont braquées. Un quelconque gradé s'avance : « Vous êtes arrêtés, donnez les armes ! ». Ils nous accompagnent dans nos logements et s'assurent de nos pistolets, fusils et munitions.*

- *Où sont les autres gendarmes ?*
- *En service, à l'extérieur.*
- *Il n'y a pas d'autres armes dans la maison ?*
- *Non.*

*Ces réponses semblent les satisfaire.*

- *Nous vous emmenons.*

*Je risque :*

- *Je suis mal vêtu, je voudrais changer de vêtements.*
- *Vous êtes très bien comme ça !*

*On nous pousse sans ménagement dans la camionnette, allongés sur le plancher entre deux rangs de paires de bottes, les crosses de fusils posés sur le ventre. C'est ainsi que je pars dans ma tenue de jardinier, chemise et pantalon usagés et espadrilles.*

*La même pensée nous traverse l'esprit : ils n'ont pas fait de cas de l'absence des autres gendarmes. C'est donc nous deux qu'ils veulent. Résistants, notre compte est bon. Nos craintes s'estompent un peu quand nous nous arrêtons devant la gendarmerie de Scey-sur-Saône. Même scénario, mais ils reviennent bredouilles : « Petits malins, gendarmes ici. Déjà partis ! ». Même opération à Port-sur-Saône, sans résultat.*

*Nous avons su par la suite que le garde forestier Grevillot qui était en vue de la gendarmerie lors de notre arrestation, avait tout de suite téléphoné à ces deux brigades, ainsi qu'au Capitaine Lesigne, mais à Vesoul le mal était déjà fait.*

*Arrivés au quartier Luxembourg à Vesoul, nous comptons dix-neuf gradés et gendarmes des brigades de l'arrondissement. Ouf ! C'est mieux ainsi ; il s'agit d'une arrestation générale. On nous fouille, puis on nous met un par cellule. Nous sommes les derniers de la file et il ne reste plus qu'une cellule pour nous deux. Quelle chance ! Les verrous se referment :*

- Vous ne devriez pas être là dit Loupot.*
- Vous non plus, qui va s'occuper du maquis ?*

*Le lendemain, interrogatoire succinct :*

*Identité – Fonction – Résidence*

- Connaissez-vous des terroristes ?*
- Non bien sûr, ils seraient arrêtés.*

*Haussements d'épaules et sourires narquois...*

*On nous loge alors tous dans une grande pièce : châlits en bois superposés , grillage servant de sommier et de matelas, pas de couverture, toiles d'araignées partout, un bon centimètre de poussière sur le plancher, maigre soupe dans des gamelles sentant le graillon, des punaises mes amis comme s'il en pleuvait... Le petit palace quoi !*

*Le dimanche, rien à manger. Mais, monsieur Félix, cafetier place du Palais de Justice nous a fait parvenir, par je ne sais quel moyen, environ deux kilos de bœuf. Étant, comme dans le petit navire, le plus jeune, je suis désigné pour faire la soupe. Une gamelle quémandée à l'un de nos geôliers, et voilà un « bon » pot-au-feu pour dix-neuf. Comme légume, un oignon qu'un gendarme avait dans sa poche et qui a fondu pendant la cuisson. Quelle fête !!!*

*Nous disposons de cent mètres carrés derrière les barbelés pour la promenade le matin. Que de camionnettes de la mort voyons-nous partir pour le « Sabot » de sinistre renommée : les salves retentissent, la camionnette revient... vide.*

*Le 23 août, fin de l'après-midi, en colonne par deux, encadrés d'armes, nous prenons la direction de la sortie. Quelle envolée de moineaux à la porte ! Nous sommes libres ! Nous rentrons à pied à Combeaufontaine. Suzanne Loupot qui s'était réfugiée chez les parents de Robert Charton, se trouve mal en nous voyant arriver à deux heures du matin. Il s'en suit beaucoup d'explications donc peu de repos. Au petit jour, nous prenons la direction du maquis.*

## 24 AOÛT

Au petit matin, Mayonobe éclate de joie en voyant arriver ses deux compères. Tout s'organise très rapidement. Les responsabilités sont partagées entre les trois seuls sous-officiers :

Loupot : Contacts avec le commandement et les agents de liaison.

Mayonobe : Service intérieur du camp et discipline ;  
bons de réquisition ;  
popote.

Thouvenin : Services de garde ;  
attaques sur les routes ;  
ravitaillement.

L'effectif augmente toutes les heures et pour le 25 à midi tous les « prévus » sont arrivés, plus un : Gérard, boucher à Baulay ; soit quarante-six hommes.

## 25 AOÛT

Nous percevons de l'armement, dont deux fusils mitrailleurs, qui nous est apporté par deux gars dont Bazeau. Il provient du parachutage reçu la nuit précédente à Villers-Vaudey. Dans les jours qui ont suivi, Bazeau m'a dit avoir eu un sérieux accrochage avec Jacquinot du B.O.A de Villers-Vaudey, au sujet de cette livraison d'armes et munitions qui ne nous était pas destinée. Mais Bazeau connaissait la précarité de notre armement : six Lebel, deux fusils MAS 36, trois

mousquetons, quelques grenades, huit pistolets, un pistolet-mitrailleur, très peu de munitions, aucune pour les mousquetons. Après cette livraison, nous arrivons à équiper correctement trente-cinq hommes sur quarante-six.

## REGROUPEMENT AVEC DES ISOLÉS

*Bazeau nous signale que quelques jeunes qui sont dans les bois de Membrey, n'ont aucune organisation et qu'ils cherchent à rejoindre un maquis. Un homme attendra devant la première maison de Fédry ; il allumera une cigarette. Je pars à pied avec Raymond Gouaille. A partir de là, c'est toujours lui qui m'accompagnera dans mes déplacements. La cigarette s'allume : contact. Il s'agit de CORNU, NOIROT et des frères Gautheron avec un armement complet. Ils ont été eux aussi ravitaillés par Bazeau. Ils disposent même de trois fusils en plus. De retour au maquis à trois heures, il va falloir se serrer dans les baraques.*

*Notre effectif passe donc à trois sous-officiers et cinquante-trois hommes dont quarante-cinq en armes grâce aux trois fusils apportés par Cornu.*

26 AOÛT

Deux postes de garde sont en place. Nous augmentons cette sécurité en la portant à quatre postes de deux sentinelles ; une théorie est faite sur les missions générales et particulières de chaque poste de jour et de nuit. Un service est affiché chaque jour à douze heures. La relève s'effectue toutes les quatre heures.

Une estafette apporte un message : à compter de ce jour, Thouvenin devra effectuer une liaison journalière à moto avec l'Adjudant Ménigoz au maquis de Cherlieu, ordre du Capitaine Roch.

En fin d'après-midi, un individu se présente aux sentinelles de garde ; il porte dans un paquet, une tenue allemande et un PM avec munitions. Il dit s'appeler Wassili, être déserteur d'un bataillon ukrainien et désirer se mettre à notre disposition. Il s'exprime en très mauvais français. Méfiants, nous le plaçons en garde à vue.

## EMBUSCADES ET COUPS DE MAIN

27 AOÛT

Dans le courant de la matinée, quatre nouveaux Ukrainiens, dont Boris, Victor et « Tschuf ? » arrivent. Ils sont mis en garde à vue avec Wassili. Mayonobe, avec cette main-d'œuvre inespérée mais courageuse fait construire une baraque à usage de prison en utilisant des traverses de chemin de fer façonnées par des bûcherons dans une coupe voisine. Deux jours plus tard, ce fortin de huit mètres sur dix est terminé. Par la suite, il se révélera trop exigü puisque nous ferons cinquante-et-un prisonniers dont... deux femmes entre le 27 août et le 14 septembre.

A treize heures, première embuscade sur la RN 70 entre Combeaufontaine et Vauconcourt, commandée par Thouvenin ayant à sa disposition seize hommes et deux FM. Le feu est ouvert sur un camion sans résultat apparent. Quelques minutes après arrivent trois cyclistes ; ordre est donné de tirer au-dessus d'eux : Feu ! Ils plongent au fossé et font tout de suite apparaître un mouchoir au bout d'un fusil. Ce sont nos trois premiers prisonniers.

### LA SAGA DU BATAILLON UKRAINIEN

*En début d'après-midi, Loupot reçoit un message lui enjoignant de préparer un cantonnement pour quatre-vingt Ukrainiens qui, dissidents des Russes pour les Allemands changent à nouveau d'optique pour venir avec nous. Cela ne nous plaît guère. Nous devons les accueillir vers dix-neuf ou vingt heures en haut de la côte de l'église de Confracourt ; ils seront précédés d'un homme à cheval qui donnera le mot de passe : C 134. A la hâte, nous faisons préparer, dans une clairière voisine, un bivouac de fortune et demandons à notre majordome Mayonobe de prévoir « quelques assiettées de plus ».*

*Un peu avant dix-neuf heures, nous sommes sur le lieu de rendez-vous.*

*Hubacher le boulanger nous accompagne. Comme prévu un homme à cheval, trente ans environ, blond, en short, plus que gris de poussière, se présente. C'est le capitaine Simon Doillon. Mot de passe et... en vérité, il nous amène un bataillon complet d'Ukrainiens soit huit cents soldats ! Le rédacteur du message avait omis tout simplement un zéro.*

*Que faire ? Rapide colloque. Doillon ne s'embarrasse pas : « Mettez-les dans un coin de bois à votre choix, pas trop près de vous. Ils s'arrangeront pour leur cantonnement, ce sont des durs ». Pour la suite on avisera demain. Il est littéralement « crevé ». Hubacher l'emmène chez lui pour bain et repos. Un bûcheron du pays nous conduit dans une coupe de bois exploitée l'année d'avant. Il y a assez de place. Le commandant du bataillon, Major Hloba, nous remercie : « C'est très bien ici ». Il est jeune pour son grade, à peine trente-cinq ans.*

*Il fait une chaleur torride. Nous ne pouvons plus parler à force d'avoir crié pour tenter, souvent en vain, d'expliquer, de donner des conseils. Nous avons soif. Hloba nous fait porter de l'eau fraîche apparemment. Horreur, c'est de la vodka ! Nous crachons le feu à la première gorgée.*

*Ce bataillon bien encadré, est armé jusqu'aux dents, armes individuelles, automatiques, mortiers, canons anti-chars... Il dispose de grandes toiles de tentes, de matériel de cuisine, de nombreux chariots. Tout est à traction hippomobile ; ils ne possèdent aucun véhicule à moteur.*

*Encadré par trente-deux officiers et sous-officiers allemands, il était en position à La Nouvelle-lès-la-Charité, quand il est passé à la dissidence. Le mot d'ordre avait été donné : Le 27 au matin, à l'heure « H » et à la minute « M », tout soldat qui aurait un Allemande à côté de lui devrait l'abattre. L'opération avait duré deux minutes. Ce sont Doillon et Vougnon qui avaient été chargés d'orchestrer ce nettoyage. Un soldat de dix-sept ans me disait dans les jours qui ont suivi : « Ich, swei offizier... pan, pan ! ». L'éventail des âges allait de seize à plus de cinquante ans.*

TÉMOIGNAGES DE MME BERNARD ANDRÉ DE GOURGEON, FILLE DE M BOULANGER, MAIRE DE BOUGEY EN 1944 ET DE MME BOUSEK DE BELFORT, VEUVE DE PIERRE LECORNEY :

« Les uniformes allemands des soldats du B.U.K présentait beaucoup d'inconvénients. Quelqu'un eut l'idée de les faire teindre. Ce travail fut exécuté dans les bacs de la fromagerie de Bougey, propriété de Pierre Lecorney. La teinte passa au bleu marine. Le fromager de l'époque s'appelait Friquet.

TÉMOIGNAGE DE MEISART ANDRÉ :

« Je rejoins le maquis (groupe Clément) dès son installation en août. »

Sur le B.U.K :

« J'assiste à l'arrivée du B.U.K et à son installation en forêt. De Confracourt à la forêt de Cherlieu, j'accompagne le B.U.K. Je sers d'interprète français-allemand.

Itinéraire : N70 – Cornot – Gourgeon. N19 – Melin – Forêt de Cherlieu.

Je reste plus de quarante-huit heures avec le B.U.K au poste de garde en forêt vers Melin, en qualité d'interprète (arrivée éventuelle de français). Pas d'incident. Le troisième jour, je rejoins seul le maquis de Confracourt. Les déplacements se sont faits de nuit. »

Sur Boris :

« Boris Vasilevitch Prudius, né en 1924, rejoint le maquis habillé en allemand, avec armes, amené par un habitant de Vauconcourt. Aurait combattu en U.R.S.S dans les « Orgues de Staline ». Lieutenant. Fait prisonnier, s'évade et cache en Ukraine (Smela). Emmené par les envahisseurs allemands, requis comme « travailleur » en Allemagne puis en France.

Je sympathise avec lui. Participation aux opérations du maquis. A la fin du maquis, il refuse de suivre le bataillon comme ses camarades russes dont Nicolas Yegoroff (armurier) et Victor (menuisier). Il retourne en U.R.S.S et participe à la fin de la guerre contre le Japon en Sibérie.

M'écrit en 1948 puis irrégulièrement ensuite. Vient en France sur mon invitation et à ma charge en 1989 (trois semaines en octobre). Voyage toujours par le train. Reconnaît très bien les lieux au maquis, se rappelle des combats et faits divers. Allons à Gourgeon sur la tombe de J Roitel et chez Mme Veuve Gouaille. Revient en France en 1990, trois jours chez moi, puis à Paris chez un Ukrainien. Malade, s'est fait opérer des intestins. Plus de nouvelles... »

NOTES SUCCINCTES SUR « L'HÔPITAL DE BOUGEY » D'APRÈS LES  
RENSEIGNEMENTS DE MME MARIE-LOUISE PARENT, ACTUELLEMENT À LA MAISON  
DES ANCIENS COMBATTANTS À VESOUL (ORIGINE ALSACIENNE, PARLE  
ALLEMAND) :

« Installation : début août à l'arrivée du B.U.K

Personnel : Docteur : Général Étienney

Soignantes : Marie-Louise Parent

Jeanne Parent

Odile André

Cuisine : Une parisienne repliée

Moyens réduits. Installation au château. Lits et draps pour les plus atteints, paille pour les autres. Nourriture fournie par le village.

Blessés : Au début des Ukrainiens dont un mourra (suite attaque poste Semmadon), quelques Français dont BIOT, instituteur à Fouvent (il décède à son arrivée), deux Allemands (l'un perd la vie, l'autre sauve l'hôpital lors de l'occupation du village par les Allemands. Il sera emmené le lendemain par ses

compatriotes qui n'auront pas le temps de « s'occuper » de l'hôpital et du village »). Au total jusqu'à trente blessés.

Les Ukrainiens sont restés au village puis partis sur Lyon. L'un d'entre eux, Fanik KOULEWSKI est au Canada. Est revenu à Bougey et correspond avec Mme Parent. »

## ARRESTATION DE DEUX FEMMES FRANÇAISES

*Tard, dans la soirée, nous rentrons au camp avec mon compère Loupot en commentant ce rude après-midi. Nous sommes littéralement épuisés, bien qu'ayant pu nous abreuver longuement à un ruisselet d'eau fraîche pour enlever le feu de la vodka. Il est difficile d'imaginer comment ce bataillon ukrainien peut encore disposer d'une si grande quantité d'alcool après un long périple en Allemagne et en France.*

*Nous en profitons pour contrôler nos sentinelles et celles du chemin de La Nouvelle nous signalent des bruits anormaux à quelque distance. Nous entendons confusément des voix et des éclats de rire. Laissant sur place une sentinelle, nous partons à trois au-devant de ces bruits, en longeant à quelques mètres le bord de la tranchée. Arrêts fréquents et écoute ; pas de doute, une voiture hippomobile arrive.*

*Il s'agit d'une calèche attelée d'un cheval, occupée par deux soldats allemands et... deux filles ! L'interrogatoire nous apprend qu'ayant fait connaissance à Nantes, ils avaient décidé tous quatre de rejoindre l'Allemagne en empruntant des chemins forestiers pour éviter les contrôles de la police française ou allemande. Il est surprenant qu'ils soient arrivés jusqu'en Haute-Saône sans être inquiétés.*

*C'est la fin du voyage. Les deux Allemands rejoignent la guitoune des prisonniers et les deux filles seront occupées à la cuisine par Mayonobe, et dormirons entravées dans la baraque dont je suis responsable. Ordre impératif : « Interdiction formelle d'y toucher ! ». Eh bien, croyez-moi, l'ordre a été respecté.*

*Le 28 septembre, elles sont transférées à la prison de Vesoul sous contrôle de la sécurité militaire. Or à cette date, le Capitaine de Gendarmerie Lesigne m'a détaché à Vesoul pour enquêter sur les collaborateurs de cette ville. Je suis sous les ordres du Capitaine Martinoti, lequel me dit un jour : « J'ai deux femmes à la prison, mais je n'ai aucun dossier les concernant. Elles prétendent avoir été arrêtées à Combeaufontaine. Les connaissez-vous ? ». C'est ainsi que je suis amené à faire une déclaration dont on trouvera la photocopie page suivante. Elles sont libérées aussitôt. Je ne les reverrai jamais.*

28 AOÛT

A sept heures, j'effectue en moto la liaison avec le maquis de Cherlieu, puis je rentre.

A dix heures, nous sommes encerclés. Nos agents de renseignements et les patrouilles de reconnaissance signalent d'importantes concentrations de troupes allemandes à Vy-lès-Rupt, La Neuvelle et surtout Confracourt où se trouvent des chars.

C'est l'attaque à onze heures. Elle sera de courte durée ; les chars ne peuvent emprunter que le chemin et l'infanterie n'ose pas s'aventurer en forêt où les coups de feu claquent de partout. Pour douze heures tout est rentré dans l'ordre, mais les troupes ennemies restent massées dans les villages.

J'ai toujours pensé que les Allemands avaient été trompés sur nos effectifs. Par qui ? Comment ? S'ils avaient pu supposer que nous n'étions qu'une cinquantaine ? Savaient-ils que le Bataillon Ukrainien était avec nous ?

Mais voilà, nous sommes toujours encerclés et n'avons rien à manger. Le gros ravitaillement devait être fait cet après-midi. Une seule solution : quatre hommes partent aux pommes de terre dans un champ en bordure du bois, quatre autres vont chercher un bœuf dans une pâture voisine. Le bœuf est sacrifié au bord du ruisseau d'un coup de 7,65 entre les yeux, puis dépouillé et découpé par Gérard, boucher de métier. On pend les quartiers de viande sur un fil de fer entre deux arbres et un homme entretient, en permanence, un peu de fumée dessous, histoire d'éloigner les mouches. Nous vivons deux jours avec pommes de terre à l'eau et tranches de viande boucanée et grillée.

SECURITE MILITAIRE

de .....  
VESOUL

DECLARATION de

M. ....  
THOUVENIN, André  
né le ..... à .....  
30/11/1921 MOYEN (M&M)  
Profession. ....  
Gendarme  
demeurant .....  
COMBEAUFONTAINE

CONCERNANT L. . . NOMME . . .  
es es

M. ....  
elles JOUET, Paulette  
née. MECHE, Andrée.  
Profession. ....  
demeurant à .....  
Renseignements complémentaires: (1)

M. ....  
né le ..... à .....  
Profession .....  
demeurant à .....  
Renseignements complémentaires: (1)

M. ....  
né le ..... à .....  
Profession .....  
demeurant .....  
Renseignements complémentaires: (1)

M. ....  
né le ..... à .....  
Profession .....  
demeurant .....  
Renseignements complémentaires: (1)

M. ....  
né le ..... à .....  
Profession .....  
demeurant à .....  
Renseignements complémentaires: (1)

AVIS IMPORTANT

LA SECURITE MILITAIRE NE S'INTERESSE QU'aux AGENTS  
DE L'ENNEMI (Service de renseignements allemands  
(Abwehr) et Italiens - Sicherheitspolizei -  
Sicherheitsdienst (Gestapo) - O.V.A. - etc..)

EXPOSE DES FAITS (2)

(Donner toutes précisions de date, lieu, circon-  
stances, témoins, ..etc..)

Le vingt Octobre mil neuf cent quarante  
quatre.

Du 20 Août au 28 ~~SEPTEMBRE~~ <sup>SEPTEMBRE</sup>, j'ai  
fait partie du Maquis du Capitaine ROCH (DARC)  
Vers la fin Août, sans pouvoir préciser,  
au cours d'une opération aux abords du bois de  
Confracourt, j'ai fait prisonnier quelques  
soldats Allemands; Avec eux se trouvaient deux  
jeunes femmes, que j'ai également fait prison-  
nières. Ce sont les nommées JOUET Paulette, et  
MECHE Andrée.

L'interrogatoire a révélé que ces deux  
femmes, originaire de NANTES, et y demeurant,  
venaient de ce pays en compagnie de deux Alle-  
mands, avec lesquels, elles vivaient en concubi-  
nage.

Durant le séjour du Groupe (DARC) au Maquis  
ces deux femmes ont été mises à la disposition  
du cuisinier, pour l'aider dans la préparation  
des repas.

Rentrées à Combeaufontaine, en même temps  
que le groupe, elles ont continué leur travail  
jusqu'au 28 ~~SEPTEMBRE~~ <sup>SEPTEMBRE</sup>, date à laquelle le groupe  
a été dissous.

A ce moment, le Capitaine DARC a ordonné  
leur transfert à la sécurité militaire à VESOUL.

Le seul fait que je reproche à ces deux  
personnes est d'avoir vécu en concubinage  
avec les Allemands; je ne les crois pas capables  
d'espionnage.

Je n'ai pas eu de remarques défavorables  
à leur égard, pendant le laps de temps qu'elles  
ont été sous mes ordres.

Le 20 Octobre... 1944.

Signature du déclarant :

## LIAISON CHERLIEU

*Cette mission en moto est dangereuse. Pour aller de Confracourt à Cornot, je dois traverser la RN70 en empruntant un petit chemin qui la coupe à angle droit. Précédant ce carrefour, le chemin en descente sur cent cinquante mètres ne permet aucune visibilité sur la route nationale, du fait de son encaissement.*

*Je m'arrête donc avant la descente et j'écoute pour m'assurer qu'aucun véhicule ne circule sur la nationale. Remise en route et je traverse la grande route à quelques soixante-dix kilomètres/heure. De l'autre côté s'étend une plaine sur environ huit cents mètres.*

*Ce matin-là, pourquoi n'ai-je rien entendu ? Une colonne de camions arrive de la direction de Gray. Le premier véhicule se trouve à peu de distance de moi. Aussitôt les armes entrent en action et j'entends siffler les balles. Arrivé à Cornot, je constate que l'une d'elles a traversé le réservoir d'essence de la moto ; la jambe de mon pantalon a été arrachée.*

*Par l'intermédiaire de l'Adjudant Ménigoz, je fais part de l'incident au capitaine qui décide que les liaisons se feront à pied.*

*Elles dureront jusqu'au 2 septembre, jour où un incident très grave contraindra le capitaine à faire supprimer cette mission trop dangereuse et de surcroît inutile.*

29 AOÛT

Nous nous contentons de surveiller les troupes qui nous entourent. Elles disparaissent dans la nuit du 29 au 30.

30 AOÛT

Au petit matin liaison avec Cherlieu à pied.

L'après-midi, le groupe Thouvenin effectue une embuscade sur le CD entre Combeaufontaine et La Neuvelle ; coups de feu sur deux camionnettes et un side-car. Pas de résultat apparent.

Ordre est donné de rejoindre le maquis de Cherlieu pour nous et le B.U.K ;

ordre bien étrange signé d'un adjudant de Cherlieu. Nous refusons d'effectuer ce déplacement. Mais le commandant du bataillon et le Capitaine Doillon obtempèrent.

Dans la soirée, nous apprenons qu'une compagnie de cette unité, arrivée aux abords de Cherlieu a décidé d'attaquer le poste de guet allemand en position à Semmadon. Loupot et moi, nous y rendons « en spectateurs ». Il faut noter que nous n'avons jamais participé aux coups de main organisés par le B.U.K ; nous n'avions pas les mêmes principes.

Il n'y a pas eu de reconnaissance préalable. A une heure du matin la compagnie se trompe d'objectif et attaque... le cimetière ! Prise de flanc par un violent tir ennemi, celle-ci se retire avec beaucoup de pertes en hommes, chevaux et matériel. C'est moi-même qui transporte les blessés à l'hôpital de Bougey.

### 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE

Retour du B.U.K aux bois de Confracourt.

Dans l'après-midi, deux compagnies tendent une embuscade sur la RN70 avec cinq canons, mitrailleuse, F.M, etc. Tout l'ensemble de cet arsenal ouvre le feu sur une colonne de huit à dix camions. Quelques véhicules vont au fossé, d'autres prennent feu. Les survivants ripostent de plus en plus faiblement au fur et à mesure qu'ils sont touchés. Les Ukrainiens tirent toujours ; c'est l'enfer. Tous les Allemands sont abattus, y compris ceux qui manifestement veulent se rendre : quarante-deux morts.

En quelques minutes, la route est débarrassée. Dix, douze, vingt chevaux tirent les carcasses de camions qui sont traînées dans la forêt. Les morts sont alignés à côté et c'est la curée. Les Ukrainiens bondissent sur les cadavres qui sont dépouillés de leurs vêtements et bottes, montres, bagues, gourmettes, chaînettes... tout est volé.

Ces quarante-deux Allemands sont ensevelis à Combeaufontaine, à proximité du cimetière. Quarante d'entre eux ont été relevés après les hostilités par les autorités allemandes. Deux sont restés et enterrés dans le cimetière.

Je fais encore deux transports de blessés ukrainiens à Bougey.

Un long convoi allemand qui se trouvait à Lavoncourt prend alors la

direction de Combeaufontaine après avoir pris en otages les habitants, y compris les femmes, pour les installer sur les ailes des véhicules. Le convoi est ainsi inattaquable par le B.U.K qui le laisse passer. Les gens de Lavoncourt rentreront chez eux à pied.

## 2 SEPTEMBRE

Le matin, le groupe Loupot effectue une sortie sur le CD Combeaufontaine – La Nouvelle et s'accroche sérieusement avec les occupants de deux camionnettes. Il ramène un prisonnier. Inutilisable, une camionnette restera sur place.

Thouvenin et Gouaille effectuent la liaison habituelle avec Cherlieu. Au retour, vers onze heures, au niveau des dernières maisons au sud de Gourgeon, sur la route de Cornot, ils rencontrent brutalement une patrouille d'une quinzaine de cyclistes ennemis.

## UNE RUE DE GOURGEON EN FLAMMES

*L'affaire se règle derrière une ferme autour d'un tas de fumier. Les forces sont inégales ; Gouaille dispose d'un pistolet 7,65 et deux ou trois chargeurs, quant à moi, j'ai une mitraillette, trois chargeurs, deux grenades dans chaque poche de veste.*

*Gouaille tire, à plat ventre au coin droit du tas de fumier, protégé en partie par le tronc d'un fruitier. Il a vite épuisé ses munitions ; je lui crie de se sauver.*

*Je suis debout, côté gauche du fumier ; mon deuxième chargeur est déjà vide. Il faut en sortir. Je dégoupille une grenade et l'envoie doucement. La deuxième suit, puis une troisième. Avant que cette dernière n'éclate, j'ai déjà pris un recul de vingt mètres et me sauve à travers les vergers. J'ai environ cent cinquante mètres à parcourir pour atteindre un bosquet, puis la forêt. J'ai le sentiment que je vais être abattu. Mais à la « réception » des grenades les Allemands ont eu plusieurs blessés dont deux sérieusement atteints, d'après les témoignages recueillis par la suite auprès des villageois. Il s'en suit une panique que je mets à profit pour prendre de la distance.*

*J'ai parcouru plusieurs dizaines de mètres quand ils ouvrent de nouveau le feu. C'est à ce moment-là que je me rends compte qu'ils ne disposent que de mitraillettes. Si quelques-uns étaient armés de fusils, je ne parviendrais jamais au bosquet.*

*En bordure de la forêt, je ne trouve pas mon compagnon et crains qu'il n'ait été abattu. Il arrive au maquis deux heures après moi. Il s'était enfui à travers les jardins, hors de vue, protégé par un écran de haricots ramants. Regagnant la forêt, il a surveillé un moment et constaté que les Allemands mettaient le feu à sept fermes dont celle de ses parents.*

TÉMOIGNAGE DE MME BOUSEK, VEUVE PIERRE LECORNEY :

Les événements qui se sont passés ce 2 septembre 1944 resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Enceinte de 8 mois, j'étais vêtue d'une cape imperméable bleu marine qui ressemblait à celles portées par les infirmières; je descendais au village chez ma belle-mère qui gardait mon jeune fils. Interpellée par un officier allemand qui me disait me réserver le sort de Jeanne d'Arc, puis, en compagnie d'une vingtaine d'hommes du village, je me suis tenue devant le mur de l'église, mitaille baïonnette sur nous. "Tous allez mourir en bon Français ne cessait-il de répéter. Je ne sais combien de temps cela a duré, une éternité semble-t-il. Heureusement un de nos ouvriers provinciaux parlait allemand, c'est par son intercession que nous avons eu la vie sauve trois après maintes palabres. Rentrant toujours son idée de me réserver le sort de Jeanne d'Arc, il fit signe à un soldat qui me dirigea vers la mairie. Tout à coup devant moi, il commençait à monter les escaliers montant à la mairie, c'est alors, dans un réflexe que je n'aurais plus aujourd'hui, j'ai fermé la porte à clé et suis montée péniblement chez moi rejoindre Pierre qui ce jour-là était en permission. Mon heure n'était pas venue!

Veuve Pierre Lecorney Besnoit, mai 1993 - Bousek

## TÉMOIGNAGE DE RAYMOND GOUAILLE

« Lorsque les Allemands sont arrivés à bicyclette, section d'une vingtaine d'hommes, nous étions à côté de la ferme de mes parents. Mon camarade Thouvenin s'est précipité derrière la maison en passant par l'écurie. Je l'ai rejoint. Les Allemands ont commencé à tirer en arrivant au coin de la maison. Thouvenin, juché sur un mur, a déchargé une rafale de mitraillette. Les Allemands se sont abrités derrière un tas de bois et un tas de fumier. Nous avons sauté de l'autre côté du tas de fumier. J'étais masqué par le tronc d'un pommier et j'ai vidé le chargeur de mon revolver sur les Allemands que je voyais derrière le tas de bois. Thouvenin a encore tiré un chargeur de mitraillette au-dessus du fumier, a envoyé une ou deux grenades et à crié : « Sauvons-nous ! ».

Je me suis enfui à travers un jardin. Un Allemand, le fusil à la main, était sur le chemin. Il m'a vu, mais n'a pas tiré. J'ai profité du masque naturel d'une haie pour regagner le « Bois brûlé ». Ayant caché mon revolver vide et deux grenades, je suis revenu au pays et ai conseillé aux gens que j'ai rencontrés de s'enfuir, pensant que les Allemands allaient recevoir du renfort.

J'ai regagné le maquis. Tout le monde a été surpris de me revoir vivant. Il faut croire que la baraka existe. La suite nous la connaissons. On peut dire maintenant que cela aurait pu être pire ».

### 3 SEPTEMBRE

L'aspirant Mouchotte de Scey-sur-Saône rejoint le maquis. L'effectif passe donc à quatre sous-officiers.

Quatre prisonniers sont faits dans deux embuscades.

Bazeau nous apporte un fusil mitrailleur et quatre mitraillettes que nous envoie Michel Fenard. Il a reçu un parachutage le 1<sup>er</sup> septembre sur le terrain « Glycine » à la Roche-Morey.

### 4 SEPTEMBRE

Nouveau départ du bataillon ukrainien pour une destination qui m'est inconnue.

Les liaisons avec Cherlieu ont cessé.

Mouchotte, Loupot et Thouvenin préparent un coup au bois des Reuchottes, sur la RN19. Effectif prévu : trente-six hommes. Mais les éléments de passage, chars et colonnes de camions très importantes, ne nous permettent pas d'intervenir dans de bonnes conditions.

Nous allons rendre visite au Commandant ukrainien qui apprend notre pauvreté en armement. Il nous approvisionne royalement de ce qui nous manque.

Nous avons bien sûr, toujours les cinq Ukrainiens recueillis les 26 et 27 août qui nous avaient suppliés de ne pas les intégrer au bataillon. En accord avec Loupot, je décide de les employer. Pour commencer, je prends une garde de nuit avec Wassili. C'est le calme absolu, mes connaissances en langue russe étant équivalentes aux siennes en français. Mais il comprend vite et se révèle une sentinelle parfaite. Je suis son chef ; c'est le garde à vous chaque fois que j'essaye de lui faire une communication. Mais quand, soudain je veux allumer une cigarette, il me prend brusquement le paquet des mains, ses mimiques horrifiées me faisant comprendre que ce n'est pas le moment. Je m'incline.

Par la suite ces cinq hommes se sont révélés de très bons soldats disciplinés et ardents au combat. D'ailleurs Boris est lieutenant et Wassili adjudant-chef.

## 6 SEPTEMBRE

Le Capitaine Lesigne, commandant la section de gendarmerie de Vesoul, vient nous voir. Il examine notre campement et prend connaissance de nos activités depuis le 23 août ; débauche de compliments, ce qui n'est pas dans ses habitudes. S'il lit ces lignes, il revivra sans aucun doute, son arrivée au maquis.

## UN CAPITAINE AUX ABOIS

*A pied, par le petit chemin de bois venant de La Neuvelle, vieux costume élimé, chapeau de paille, cannes à pêche sur l'épaule, l'éternelle pipe aux dents, le*

*Capitaine approche. La sentinelle du poste de garde est Wassili, caché derrière un chêne en uniforme allemand : « Halte ! Papiers ! ». Fusil braqué sur l'intrus d'une main, il fouille de l'autre. Un tronc d'arbre débardé à côté de lui, va servir de salle d'attente au Capitaine. Ça y est, se dit-il, le maquis de Loupot a été pris par les Boches.*

*Profitant de ce que la sentinelle lui tourne le dos, il fait prestement glisser au sol des papiers roulés et glissés dans l'embout de la canne à pêche puis, avec son talon, les pousse sous le chêne. Mais il faut croire que Wassili a des yeux dans le dos ; s'approchant du Capitaine, il l'oblige, d'un coup de crosse sur le pied, à se serrer plus loin, ramasse les papiers et, imperturbable reprend sa garde.*

*C'est Loupot qui fera la relève de la garde quelque temps après. Quelle surprise pour lui et quel soulagement pour Lesigne !*

## 7 SEPTEMBRE

Coup de main sur la RN70. J'emmène deux groupes, soit vingt-quatre hommes. Je me place au centre du dispositif, Gérard à l'aile droite, Charton à gauche, l'ensemble se tenant sur soixante mètres environ. « Tout le monde à plat-ventre ! ». Un peloton compact de cyclistes arrive de Vauconcourt.

« Feu ! ». Toutes les armes crachent. Ceux qui ne sont pas abattus plongent au fossé et ripostent. « Attention les grenades ! ». En effet les fameuses grenades à manche voltigent vers nous. Mais la position couchée dans le fossé n'est pas favorable pour les tireurs ennemis et les grenades échouent plus près d'eux que de nous.

Au moment où des bras se lèvent et que des mouchoirs s'agitent, j'entends puis j'aperçois quelques camions, un tireur sur la bâche de chacun d'eux. Stop à cent cinquante mètres.

A mes pieds, au FM, Wassili. Il rectifie sa position. Son coup d'œil semble faire des ravages sur les deux premiers camions. Mais les autres ont mis en batterie et les mitrailleuses crépitent. Les balles claquent dans les branches autour de nous. Les minutes passent.

Je désespère de rentrer au camp avec tous mes gars vivants. Tant pis pour

les quelques cyclistes qui rampent dans le pré dans notre direction visiblement pour se rendre. Je hurle : « Décrochage ! ». Avec Wassili nous couvrons la retraite des deux groupes et les rejoignons à l'abri d'un thalweg, à cent cinquante mètres en arrière, endroit prévu pour le repli. Je compte et je tremble : vingt-trois. Il en manque un, c'est Jean Roitel.

Les ennemis continuent à tirer. « Deux gars avec moi ! Wassili et Gérard !.. Au pas de charge ! »... Roitel est là, qui réarme et tire calmement. Retour rapide au repli. Le coup de pied aux fesses qui a suivi n'a aucunement altéré nos très bonnes relations

« Tu ne peux pas comprendre, me disait-il le même soir, ils ont assassiné mon copain Adrien Bernard. J'ai juré de le venger. Je suis sûr qu'il ne m'arrivera rien ». Hélas, cette trop confiante prémonition ne se réalisera pas ; il sera tué au combat le 23 septembre à l'âge de dix-sept ans.

## 8 SEPTEMBRE

Deuxième retour des Ukrainiens qui, après une bagarre sérieuse à La Neuvelle, viennent reprendre leur cantonnement à Confracourt, pour repartir de nouveau dans la soirée. Je n'ai jamais compris les déplacements continuels de cette unité. Ils nous laissent sur place une compagnie.

A la nuit tombante, accompagné du Russe Boris, je prends contact avec Bros, à l'heure et au lieu convenus, à deux cent mètres des premières maisons de Combeaufontaine. « Rien à signaler, mais me dit-il de son petit air détaché, il y a quatre Fritz qui cassent la croûte à l'hôtel du Balcon. Leurs vélos sont devant ». Puis il rentre chez lui.

Les quatre Allemands sont les seuls clients dans la salle à manger. Leurs armes sont accrochées à une patère. Personne dans la rue. Boris m'a compris. Quand, l'arme au poing, j'ouvrirai la porte de la cuisine, il entrera par celle donnant sur la rue. Mlle Cottet et la petite bonne Louise sont effarées. « Ne craignez rien, il y en a pour peu de temps ». Deux minutes plus tard, nous reprenons à six la direction du maquis, à travers bois. C'est toujours quatre fusils et des munitions de récupérés. Mlle Cottet est chargée de faire disparaître les bicyclettes.

Engueulade de Loupot... une des rares :

« C'est pas du boulot ! Une patrouille de surveillance, c'est pas fait pour ça !  
- Mais Chef...  
- Silence vous avez tort ! »

Dix minutes après, il vient fumer le calumet de la paix dans ma baraque, en étudiant la journée du lendemain : deux embuscades prévues.

## PARACHUTAGES

9 SEPTEMBRE

Les embuscades sont annulées car une bonne nouvelle arrive. Ponsot, Mortier et P Pasquet de Confracourt, toujours à l'écoute de Radio-Londres, chez Richardot au Moulin, entendent le message suivant :

*« NE LOUVOYEZ PAS SUR LE RAIL...  
NEUF AMIS VOUS ATTENDRONT  
CE SOIR AVEC QUATRE VOITURES »*



1975

*Retour du Colonel MARCHAND  
(Lieutenant au moment des faits)  
au centre étendant le bras sur les lieux du parachutage*

En clair : vous allez recevoir quatre avions qui parachuteront neuf hommes et du matériel.

Auguste Mortier nous avertit. Son équipe, huit hommes et deux voitures, est prête. Je mobilise tout l'effectif du maquis. L'emplacement des postes de défense est à nouveau revu sur le papier, les chefs de postes désignés, les consignes sévères répétées. A la nuit tombante, chaque groupe rejoint son emplacement.

L'attente est longue, très longue... Je fais le tour des postes, donne les derniers conseils, calme les impatients. Chacun se réjouit du spectacle à venir. A juste titre car il en vaudra la peine.

A une heure du matin, un ronronnement sourd se précise et devient réalité, puis un avion, tous feux éteints se présente à quelques trois ou quatre cents mètres de hauteur. Le signal (lettre « Q » en morse : - - .-) lui est adressé par pile électrique. Il passe, va faire un demi-cercle et revient. Il est à ce moment-là, suivi de deux autres. A faible hauteur et à l'aplomb des faisceaux des piles, tous trois larguent leur cargaison.

Quelle émotion ! Alors que les avions sont déjà repartis, trente-six parachutes aux couleurs diverses descendent dans le calme de cette claire nuit d'été. Les « ploufs » d'atterrissages se succèdent. J'ai la chance d'en voir un atterrir tout près de moi. J'entends :

« Mot de passe !

- Aquarelle

-Salut, Capitaine Cornu, aide-moi »

Il déboucle son harnais, on ramasse le parachute en boule, le ligature avec les suspentes... et Cornu d'ajouter : « A un autre, il faut que je trouve ma cantine ».

Déjà les chariots sont chargés des parachutes et des containers. L'un de ceux-ci a éclaté en touchant le sol. Rassemblement :

Un colonel américain : Booth

Un capitaine français : Cornu

Un lieutenant français : Marchand

Deux capitaines américains : Burke et Gauss

Cinq au total ; il en manque quatre qui avaient pris place dans le quatrième

avion qui ne s'est pas présenté.

Désappointement du Colonel : il lui manque quatre officiers et une partie de ses moyens radio. Booth est le chef de la mission « Marcel Proust » dont par méconnaissance, je ne parlerai pas. Des plumes beaucoup plus autorisées, en ont fait le récit. Ce dont je suis certain, c'est que ces officiers sont restés au maquis Clément jusqu'au 14 septembre, date de la libération de Combeaufontaine. Ils ont alors été intégrés à l'État-Major de la 36ème Division Américaine jusqu'au 18 ou 19 novembre. A cette date, ils se trouvaient à Rambervillers (Vosges).

Revenons au maquis avec eux. Marchand, radio, doit rendre compte de leur arrivée à Londres. Mais il s'est foulé le poignet et une cheville en atterrissant. Nous récupérons sa cantine contenant entre autre le poste émetteur à piles. L'antenne est tendue sur deux piquets en bordure du bois. Mais, le message devant être transmis en morse, il ne peut pas se servir de son manipulateur en raison de son poignet enflé et douloureux. Qu'à cela ne tienne. Je n'ai pas encore dit que j'avais obtenu mes brevets de radio civile, juste avant la déclaration de la guerre de 40. C'est donc moi qui sous sa dictée, transmets le message. Nous sommes le 10 septembre à quatre heures du matin.

## 10 SEPTEMBRE

Un nouveau message annonce un avion. Le même dispositif que la veille est mis en place. L'appareil se présente à une heure trente et largue douze containers d'armes et de munitions, mais toujours pas les quatre officiers manquants. Mais, dans la matinée, un fait dramatique s'est produit :

## L'ARRESTATION ET LA MORT D'ANDRÉ BAZEAU

*La nuit du 9 au 10 septembre a été vraiment courte pour tout le monde. Après le parachutage, il a fallu procéder à l'enlèvement des containers, des parachutes et bien s'assurer qu'aucune trace ou indice ne subsistait sur le terrain. Nous avons rejoint nos paillasses à l'aube.*

*Mais très tôt le matin, Mayonobe me réveille en me donnant tout une liste de*

*courses : pain, beurre, fromage, épicerie... C'est ainsi qu'entre dix et onze heures, mes victuailles dans les sacoches de la moto et un sac au dos, je vais saluer Auguste Mortier qui se trouve dans une maison sur la route de Combeaufontaine ; il n'est pas souvent chez lui par mesure de sécurité. Nous parlons du parachutage, nous félicitant de la rapidité du travail bien fait.*

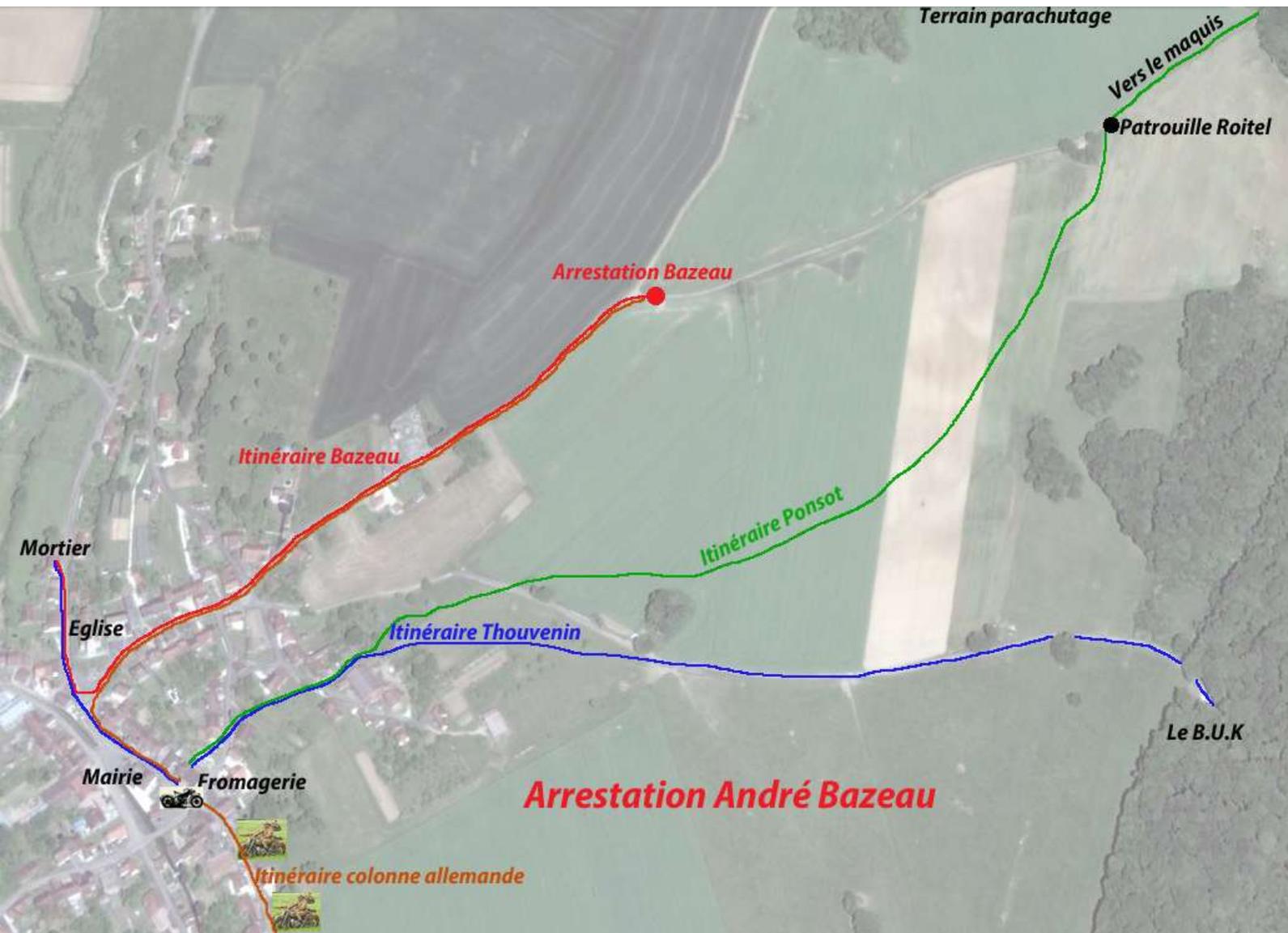
*Je retrouve là Bazeau qui me dit en substance : « Ça va être fini. Ce n'est plus la peine que je rejoigne d'autres équipes B.O.A. Je reste au maquis ici. J'allais y monter, tu m'emmènes ». Et nous voilà tous les deux en selle. Je me souviens à ce moment-là avoir oublié du gruyère à la fromagerie. Bazeau me dit alors : « Arrête-moi en bas de la côte, je monte à pied. La moto sera moins chargée pour grimper. Tu me rattraperas en haut ». Je le dépose donc près du monument et il s'engage dans la côte, mitrailleuse à l'épaule.*

*Pendant que Mme Ponsot va chercher mon fromage, je reste à cheval sur la moto en conversant avec Mlle Marcelle Malaspina, nièce de Henri Richardot et amie de la famille Ponsot, qui se trouve en vacances.*

*Je suis stoppé de la façon suivante : roue arrière dans le caniveau, l'avant tourné vers la fromagerie. Heureusement que ma moto est arrêtée, car j'entends un bruit de moteur sur ma droite et j'aperçois, débouchant d'une ligne courbe, à moins de cinquante mètres sur la route de Vy-lès-Rupt, un side-car allemand suivi d'un autre.*

*Réaction rapide : armé seulement de quelques grenades et de mon pistolet, je suis trop faible pour me battre ; je ne peux que fuir. Je lâche la moto, traverse la fromagerie, grimpe un talus derrière le bâtiment et balance deux grenades dans les vitres de la fromagerie pour retarder l'assaut des Allemands qui bien sûr, n'ont pas manqué de me suivre en tirant.*

*A travers haies et vergers, je regagne le plateau puis le bois vers le campement de la compagnie du B.U.K restée là.*



Plusieurs véhicules ennemis sont partis dans le village. Une voiture monte la côte de l'église et à la sortie du pays, après le cimetière, arrive dans le dos d'André Bazeau qui était en train de bavarder avec Mlle Armande Pasquet, occupée dans un champ au bord de la route. Et c'est l'arrestation sans qu'il puisse esquisser le moindre geste de défense.

Je connais assez Bazeau pour affirmer qu'il ne se serait jamais rendu ou laissé faire prisonnier. Il savait très bien ce qui l'attendait dans ce cas. S'il avait eu le temps de décrocher sa mitraillette en se retournant, jamais les Allemands ne l'auraient pris vivant. Il se serait battu jusqu'au bout. Il faut donc admettre qu'il n'a eu aucune méfiance et ma conviction profonde est que, entendant un bruit de moteur derrière lui, il ne pouvait penser que c'était moi qui le rejoignais.

Mains liées avec du fil de fer, il est ramené devant chez Ponsot où les Allemands se sont assurés de la personne qui parlait avec moi quelque temps avant. Tous deux subissent un interrogatoire « musclé ». Se connaissent-ils ? Qui était sur la moto ? Où est le maquis, son importance ? Etc.

Bazeau est emmené. Personne ne le reverra vivant. Paul Pasquet découvre

*son corps le lendemain sur le chemin de la scierie GAUTHIER (témoignage de Mme Ponsot et de P Pasquet).*

*Les Allemands incendient la moto sur place et pillent la fromagerie. Dans un bac de crème, ils remarquent des pastilles, pastilles de citron que les fromagers utilisent à des fins de conservation. Ils croient à du poison, s'assurent de la personne de Mme Ponsot et la menacent : « Attention Madame, nous allons analyser ; si poison, pauvre madame ! Pauvre village ! » (témoignage de Mme Ponsot). Ils arrêtent tous les hommes de seize à soixante-dix ans qu'ils trouvent, au total une soixantaine et les enferment à la mairie.*

*Ponsot qui se reposait, quitte précipitamment sa maison par derrière. En lisière de bois, il croise une patrouille de deux observateurs dont Jean Roitel et rejoint le maquis.*

*Je suis donc parvenu au bivouac de la compagnie russe. J'emprunte un cheval sellé. Je contacte deux postes de surveillance ; personne n'a vu Bazeau. Je rentre au maquis et rends compte du tragique événement. Il y a là en réunion, le Colonel Booth, les quatre officiers parachutés, le Capitaine Roch, le Chef Loupot et le Capitaine commandant la Compagnie russe. Aucun, sauf Loupot, ne paraît prêter une attention particulière à mon récit. Dépité, déçu et crevé, je rentre à ma baraque où Loupot me rejoint vite. Il faut intervenir. Les gars nous approuvent ; tous sont volontaires.*

*Mais un messenger de Confracourt arrive. Il nous dit que le village est maintenant occupé par beaucoup d'Allemands. Il est porteur d'un message dont le texte est en substance le suivant : « Le maquis doit se rendre. S'il y a un seul coup de feu tiré sur les sentinelles qui cernent le pays, nous fusillons immédiatement les soixante otages qui sont enfermés ». Le messenger est pressé ; il a une heure pour rentrer avec la réponse, faute de quoi, des représailles seront dirigées vers la population.*

*Loupot ne se considère plus comme le chef. Il va porter le message aux officiers et revient avec la réponse suivante : « Si vous fusillez les soixante otages que vous détenez, nous fusillons tout de suite les quatre cent cinquante prisonniers que nous avons. Col Booth ». Je signale que nous avons trente-cinq prisonniers à ce moment-là.*

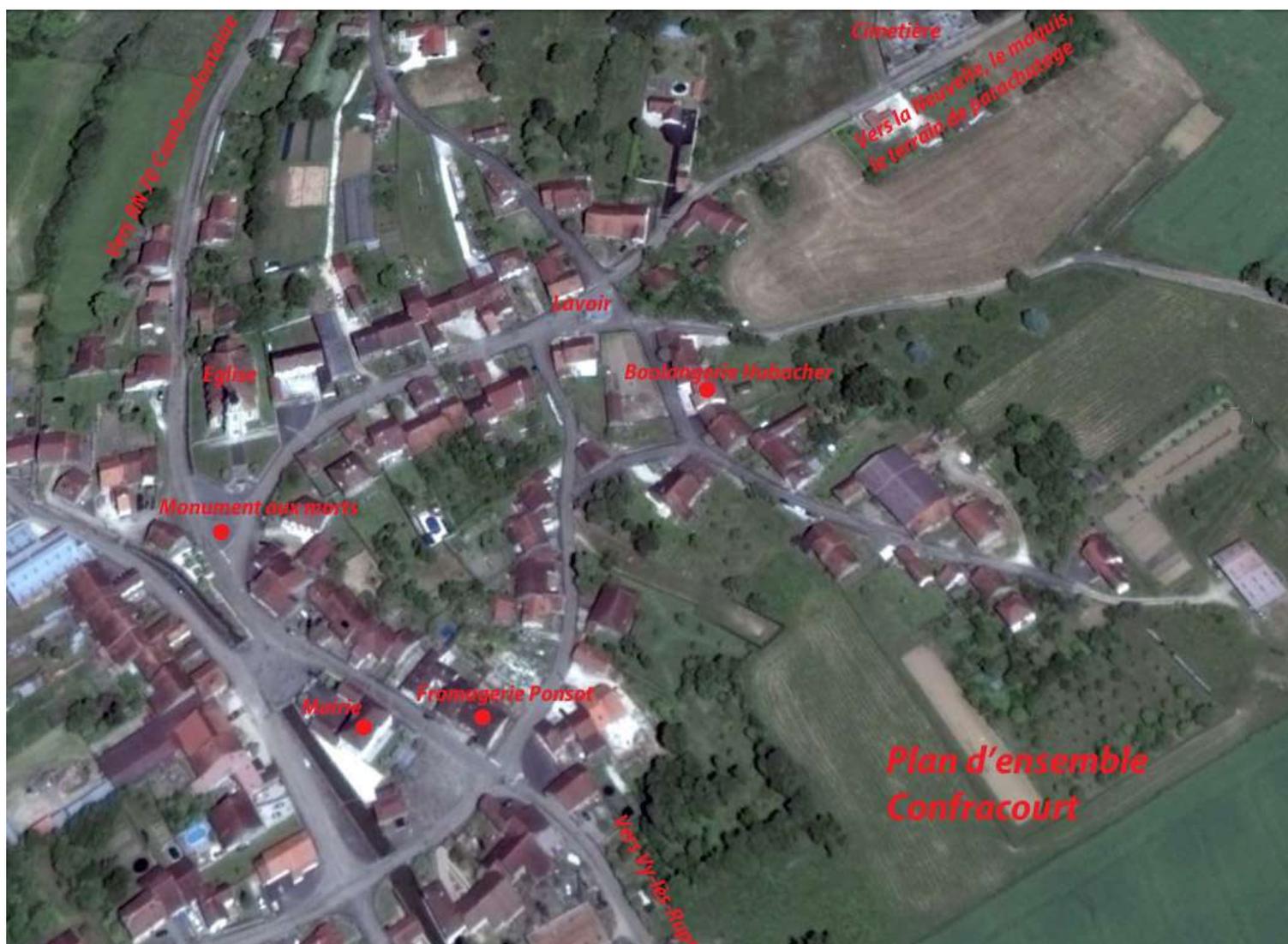
*Des patrouilles supplémentaires sont envoyées en lisière de forêt. Je fais les*

*liaisons avec mon cheval. Effectivement le village est bien gardé, mais le long découvert ne nous permet pas d'aller au-delà de l'orée du bois.*

*Nouveau conciliabule avec les officiers qui prennent la décision : « Nous n'attaquons pas. Il y a trop de risques pour les otages. L'équilibre des forces est trop disproportionné. Nous devrions agir en plein découvert, ce qui nous mettrait en position d'infériorité » déclare le Colonel Booth.*

### TÉMOIGNAGE DE LOUIS GUÉRIN :

« J'étais resté au maquis après le parachutage. Quand j'ai eu connaissance de l'arrestation de Bazeau, connaissant bien le pays, j'ai proposé au Capitaine Roch de diviser nos forces en deux et d'aller prendre position à chaque extrémité du village, routes de Combeaufontaine et de Vy-lès-Rupt, en envoyant un officier de la mission Proust trouver les Allemands pour leur dire qu'ils étaient encerclés. Roch a refusé, disant qu'il fallait attendre au lendemain.



# COMBATS POUR CONFRACOURT

11 SEPTEMBRE

L'aviation alliée mitraille les colonnes ennemies sur les routes. Quelques soldats se réfugient dans les bois ; ils sont faits prisonniers par nos patrouilles.

D'importants effectifs allemands occupent le village de Confracourt. Vers quinze heures, ils nous attaquent d'une façon violente, appuyée par des tirs de mitrailleuses à balles explosives.

Mais auparavant, un dispositif de défense était déjà en place ; tout le maquis et la Compagnie ukrainienne qui est laissée sur place, soit environ cent cinquante hommes. Le combat dure quatre heures et aucun Allemand ne réussit à prendre pied dans le bois. Nous déplorons quatre morts chez les Ukrainiens, aucun chez nous.

Le calme est revenu, mais le capitaine ukrainien s'affole. Il déclare que ses hommes ont tiré toutes leurs munitions et veut que nous lui indiquions un repli qu'il effectuera la nuit. Il faut toute la persuasion de l'État-Major, mission Proust et maquis, ainsi que la promesse d'approvisionnement en armes et munitions dont nous ne savons plus quoi faire depuis le parachutage, pour lui faire changer d'avis.

Les Allemands se sont repliés sur Confracourt, mais nous faisons preuve d'une vigilance toute particulière : état d'alerte toute la nuit.

12 SEPTEMBRE

Nous n'avons pas de renseignements sur Confracourt par nos agents, mais il est facile de constater que le village est envahi d'Allemands. De la lisière du bois, nous voyons nettement à la jumelle les postes avancés dans les vignes, bosquets et le long des haies.

Le capitaine ukrainien a repris confiance car sa compagnie est à nouveau

bien armée. Il est d'accord pour poursuivre la surveillance de ce front. Nous laissons avec lui le Lieutenant Marchand et une dizaine de nos gars.

Les vivres manquent pour tous, maquisards et ukrainiens.

Madame Guérinon de La Nouvelle, vient nous dire qu'une cinquantaine d'Allemands seulement occupent ce village.

Un coup est monté pour aller à La Nouvelle chercher du ravitaillement. Sauf deux F.F.I qui restent au camp, tout le monde y participe y compris les officiers parachutés et deux voitures hippomobiles du B.U.K. Je reçois pour mission de protéger le village et d'en interdire l'accès par le CD de Combeaufontaine. Trois gars avec moi, armés de mitraillettes, en position à cinquante mètres d'une sortie de virage, dans le fossé.

Le bruit d'une moto se fait entendre, puis elle débouche du virage à vive allure. « Feu ! », mais nous manquons notre cible. Le passager de la moto se paye même le luxe de nous allumer avec son pistolet. C'est loupé ; c'est de ma faute, nous étions trop près du virage pour pouvoir ajuster un tir valable.

J'ai auparavant entendu quelques coups de feu au village, mais les Allemands se sont soit cachés, soit rendus.

Revenons à la moto qui poursuit son chemin. Quatre coups de feu et un bruit d'accident se font entendre, puis... le silence. Le Capitaine Cornu, armé de la fameuse carabine américaine, s'était adossé à un arbre à hauteur des premières maisons. Il a bien entendu nos rafales de mitraillettes et voit la moto qui débouche à cent mètres sur une ligne droite ; un coup, deux, trois, quatre. L'engin quitte la route et s'écrase à quelques mètres de lui contre une palissade de jardin.

L'examen du cadavre du conducteur révèle qu'il a reçu les quatre balles dans le sternum. Le sac de vêtements accroché dans son dos a amorti les balles qui n'ont pas touché son passager, lequel a seulement l'os d'une cuisse cassé, unique conséquence de la centaine de balles de mitraillettes que nous lui avons envoyées. Le soir, Cornu nous dit : « Je me demandais si je ne tirais pas des balles de chewing-gum ». A noter que les sacoches de la moto étaient remplies de ...

Chesterfields !

L'opération est terminée, sans perte chez nous ; nous avons fait quatre prisonniers. Les deux chariots reviennent chargés de ravitaillement et d'essence si rare et si chère. On a même attaché une vache derrière l'un d'eux ; on pourrait en avoir besoin. Bien entendu Mayonobe a délivré des bons de réquisition.

### 13 SEPTEMBRE

Le Colonel Booth envoie un message à Confracourt. Il y est dit que notre effectif est très important et que les occupants doivent se rendre à lui. C'est un officier américain, porteur d'un drapeau blanc qui effectue cette mission. Mais celui-ci constate que les Allemands ont quitté le village. Il rentre et rend compte.

Bien prématurément, un civil qui a vu l'officier américain, l'annonce à coups de trompette, un autre va sonner les cloches. Quelques-uns accourent en lisière de forêt en criant : « Les Américains sont au village ! ».

Très prudemment toutefois, par patrouille, nous partons investir Confracourt. Non seulement il n'y a pas d'Américains, mais un fort noyau d'Allemands tient encore le bas du village. La bagarre est de courte durée. Elle se solde par deux ennemis tués et quelques prisonniers. Les derniers réussissent à s'enfuir en camions. L'intrépide Riri Cornu en désarme un en lui sautant sur le dos.

Nous occupons le village. Les issues en sont tout de suite gardées et les drapeaux français et américain sont hissés au clocher. Dans la soirée, une voiture est interceptée sans coup de feu par un poste de surveillance. Elle est occupée par le Lieutenant Cresilius, un adjudant-chef et deux militaires, tous de la Feldgendarmarie. Plusieurs valises de documents en leur possession sont remises au Colonel Booth qui a installé son P.C à la mairie.

Ce P.C comprend les cinq officiers de la mission Proust, le Capitaine Doillon, le Capitaine Roch, Le Lieutenant Vougnon, l'Adjudant-Chef André venu de Cherlieu et le Maréchal des Logis Chef Loupot.

Il passe au crible les documents saisis dans la voiture allemande. Cet examen révèle tant de crimes commis vis à vis de civils et de résistants que ces

quatre Allemands sont condamnés à mort.

14 SEPTEMBRE

Au petit matin, j'ai le triste privilège d'être désigné par le P.C pour commander le peloton d'exécution. C'est plus qu'affreux.

Quand vient son tour, l'adjudant chef me remet une très belle chevalière en or en me disant dans un bon français : « Ce serait dommage qu'elle soit perdue. Je vous prie de la donner à quelqu'un qui a beaucoup souffert de la guerre ».

Les responsables du maquis la remettront à l'épouse d'André Bazeau dont le mari a été tué trois jours plus tôt.

# LA LIBÉRATION DE COMBEAUFONTAINE

14 – 15 Septembre 1944

# DERNIERS ASSAULTS

## LE P.C EN DANGER

14 SEPTEMBRE

Fin de matinée le P.C me demande de prévoir un coup de main. Tous les officiers veulent y participer.

On sent l'arrivée prochaine des troupes françaises. Le Colonel Booth, toujours en liaison radio, nous en a donné l'assurance tout à l'heure ; ils seront là sous vingt-quatre ou quarante-huit heures. C'est donc joyeux et pleins d'entrain, presque la fleur au fusil, bien décidés à en découdre encore une fois que nous partons en direction de la RN70.

Cela n'empêche tout de même pas les précautions. Quatre éclaireurs nous précèdent de deux cents mètres, sur la droite et sur la gauche. Je suis avec les deux groupes formés par mes soins. Le P.C se trouve derrière protégé par deux flancs-garde. C'est que j'ai « charge d'âmes » et je tiens à réussir cette opération avec un maximum de sécurité. La camionnette de Guillaume marquée sur les bâches du sigle F.F.I, ferme la marche.

J'ai prévu une embuscade à l'intersection du chemin avec la RN70 et nous arrivons à un sommet précédant une descente sur la nationale. La camionnette est restée en contre-bas. A notre droite la forêt, à gauche quelques parcelles de boqueteaux d'une superficie de un à deux hectares. Aujourd'hui ces boqueteaux sont disparus pour faire place à des champs.

Deux éclaireurs descendent dans les fossés jusqu'en lisière du bois, pendant que je donne les ordres de mise en place du dispositif. Je dois paraître un peu gêné en face de tous ces galonnés qui m'écoutent. Le colonel s'en aperçoit et je reçois de ce géant, une claque amicale sur l'épaule. Il me dit dans son français écorché : « Vas-y mon vieux, c'est toi le chef ! ». Je pense que j'ai dû grandir au moins d'un centimètre à ce moment-là.



Des bruits de moteurs et bientôt dans les trouées du feuillage, nous voyons passer une auto-mitrailleuse, puis une deuxième qui s'arrête en face du chemin, fait un « à droite » et ouvre le feu en venant dans notre direction. Comment ses occupants ont-ils pu nous voir? Mais ce n'est pas le moment de se poser des questions. L'auto-mitrailleuse s'est engagée sur le petit chemin. Les balles crépitent. Les pierres de la route volent en éclats.

Sauve qui peut ! Je saute côté forêt avec un seul F.F.I, franchis quelques mètres. Nous sommes abrités derrière un gros chêne. Un coup d'œil en arrière m'apprend que personne ne nous a suivis. Tous ont sauté côté boqueteaux. Le tireur de l'auto-mitrailleuse les aperçus et arrose de ce côté-là. Une deuxième auto-mitrailleuse est venue à la rescousse et plusieurs mitrailleuse tirent depuis la nationale.

L'éclaireur Meisart, qui se trouvait côté forêt, est venu nous rejoindre. Nous sommes trois relativement à l'abri avec une forêt immense derrière nous. Trente-trois hommes sont donc dans le boqueteau. Mon sang ne fait qu'un tour : « Encerclés par des auto-mitrailleuses, ils sont fichus... ». La première a franchi le sommet de la côte passant à une dizaine de mètres de nous et arrive à côté de notre camionnette. Elles doivent toutes être en liaison car brusquement la fusillade cesse.

J'entends en substance ces cris :

« Ce sont des Français ! Ce sont des F.F.I !.. Venez les gars, nous sommes l'armée française ! »

Puis je reconnais la voix de Loupot qui crie :

- Méfiez-vous ! C'est un piège. C'est la milice.

- Mais non, nous sommes des soldats français, venez !

Nous nous dirigeons d'arbre en arbre vers les auto-mitrailleuses arrêtées et nous voyons descendre de leurs véhicules des soldats qui parlent joyeusement en continuant de nous appeler. Quels violents efforts devons-nous faire pour sortir du bois et avancer vers eux. A mon tour de crier : « Loupot, ce sont des Français ! ». Éclats de rires, congratulations, effusions... Des larmes coulent. Et je reçois une deuxième claque sur l'épaule du Yankee : « Toi, mon vieux tu n'en loupes pas une ! ».

Que s'était-il passé ? Il pleuvait un peu au départ de Confracourt et quelques hommes avaient revêtu de ces sortes de ponchos triangulaires « empruntés » à des prisonniers et bien sûr aux couleurs allemandes. Un de nos éclaireurs était ainsi habillé. Sans doute était-il mal camouflé car le tireur l'a vu et croyant avoir affaire à un, voire à plusieurs Allemands, il n'avait pas hésité à ouvrir le feu. Comme cette méprise aurait pu nous coûter cher !

En 1959, soit quatorze ans après alors que j'étais adjudant, Commandant de la brigade de Gérardmer, je racontais un jour, à un groupe d'amis cet épisode tragi-comique, quand tout à coup l'un de mes interlocuteurs m'arrêta net et continua l'histoire à ma place.

- Comment connaissez-vous cette histoire ?

- C'est simple, j'étais le tireur de la deuxième auto-mitrailleuse ! »

## AVEZ-VOUS DE L'ESSENCE ?

La colonne d'auto-mitrailleuses et de chars est arrêtée sur la nationale :

- On ne vous attendait que demain.

- Oui, mais nous avons de l'avance.

- C'est mieux ainsi.

- Non car l'intendance et le service carburant ne suivent pas. On crève de faim et beaucoup de chars n'arriveront pas seulement à Combeaufontaine. Avez-vous de l'essence ?

- Très peu.

Tour de manivelle à la camionnette ; rares sont celles qui sont pourvues de démarreur.

A Confracourt : « Les Français sont arrivés. Il faut de l'essence. » On quête, on mendie : cinq litres par là, dix litres plus loin...

La traction monte au camp chercher notre maigre réserve.

Incroyable . Un pauvre petit maquis haut-saônois approvisionne en essence les chars de l'armée française !

## DIRECTION COMBEAUFONTAINE

Loupot décide : « Je pars à Combeaufontaine. Vous vous occupez du maquis, des F.F.I et des prisonniers. On se retrouve ce soir ».

Je harponne mes F.F.I. Tous seraient volontaires pour entrer en libérateurs à Combeaufontaine : « Nous y serons tout à l'heure. Je vous promets une entrée triomphale, mais il faut m'aider ».

Arrêt à Confracourt où les gens nous sautent au cou :

- Venez trinquer...

- Ce n'est pas le moment.

Ma petite troupe se disperse, puis se rassemble. Il m'en manque trois, mais je les retrouverai au virage.

Au camp, je distribue le travail avec un responsable pour chaque mission :

- Transport des paquetages à lotir dans une salle de classe. Je verrai le maire et l'instituteur en arrivant.

- Préparation du matériel de cuisine que l'on viendra chercher demain.

- Chargement du ravitaillement et des armes.

Rendez-vous à la mairie à l'heure X :

- Soyez raisonnables, ne buvez pas. Des questions ?

- Je voudrais aller voir mes parents.

- J'ai envie d'aller embrasser ma chérie.

- Moi, je vais me saouler la gueule.

Je m'occupe des quarante-huit prisonniers ; colonne par trois, encadrés par vingt maquisards armés, ils entrent dans Combeaufontaine au pas cadencé, sous les applaudissements des habitants. Devant le monument aux morts nous présentons les armes et les prisonniers saluent sauf un – mais il s'en souviendra...

- Ils sont conduits à la mairie et enfermés dans la salle de Justice de Paix. Quatre F.F.I montent la garde : deux devant la porte, deux sous les fenêtres. Un tour de relève est prévu pour la nuit.

Les gars ont faim mais le matériel de cuisine et le ravitaillement n'arriveront que plus tard. Je décide : « Colonne par trois, suivez-moi ! ». C'est ainsi que trois familles pro-allemandes sont mises dans l'obligation de préparer un repas pour une douzaine d'hommes chacune. Pour coucher, des bottes de paille dans une grange, faute de mieux, font l'affaire.

Et pendant tout ce temps, un chœur de chant du B.U.K donne un récital sur la terrasse de l'hôtel du Balcon, comme en témoigne Mme Meisart qui habite en face.

## UN GROS CŒUR : JEAN ROITEL

*Le 14 septembre dans la soirée, Jean Roitel qui a appris que le Capitaine Doillon se met à la disposition du Colonel Booth de la mission Proust, demande aussitôt à être dégagé de ses obligations envers le maquis. Il a décidé de partir avec ces officiers, en s'engageant en qualité d'éclaireur à la 36ème Division Américaine.*

*Faisant la sourde oreille à nos conseils et aux objurgations de ses camarades, suppliant ses parents de lui accorder l'autorisation nécessaire, obsédé par l'idée de venger le martyr enduré par Adrien Bernard, il tient tête à tous, fait preuve d'une obstination sans appel et signe son engagement.*

*Le 23 septembre, à Faucogney (Haute-Saône), une rafale de mitraillette mettra un terme à l'enthousiasme et à la vie de ce brave garçon de dix-sept ans. Dans les jours suivants, son corps sera ramené et inhumé à Gourgeon. Une foule dans la douleur, mais recueillie, l'accompagnera à son lieu de repos tandis que ses camarades F.F.I lui rendront les honneurs. Deux discours seront prononcés par le Maréchal des Logis Chef Loupot et le Capitaine Roch. La Croix de Guerre et la Médaille Militaire seront épinglées sur le drapeau tricolore recouvrant son cercueil.*

*L'officialisation de l'attribution de ces décorations ne sera effectuée que par décret du 4 octobre 1954, soit dix ans après. Ses parents recevront une lettre d'éloges du Colonel Booth. Par la suite cet officier leur rendra visite en venant s'incliner sur sa tombe. Seront ensuite attribuées à notre ami :*

- La carte du Combattant Volontaire de la Résistance N° 014374 en date du 7 avril 1959.*
- La Médaille de la Résistance Française N° 51629/CL en date du 18 janvier 1968 (24 ans plus tard).*
- La Médaille de la Liberté Américaine décernée le 28 octobre 1947 par le Major assistant, Adjudant Général H.O Beeth.*

Afin de mieux comprendre la détermination qui a animé Jean Roitel, il nous faut maintenant parler de son ami Adrien Bernard, bien qu'il n'ait pas fait partie du maquis Clément.

## LE MARTYRE D'ADRIEN BERNARD

### TÉMOIGNAGE DE SON FRÈRE ANDRÉ BERNARD :

Adrien Bernard fils cadet du cordonnier de Gourgeon, entre dans la résistance aux côtés du Colonel Fabien. Il est intégré dans un groupe de sabotage dont les principaux membres sont de Port-sur-Saône. Il fait équipe avec Gilberte LAVAIRE. Au cours de l'année 1943, il participe principalement aux actions suivantes :

- Déraillement d'un train dans la tranchée de Baulay ;
- Incendie du magasin de fourrage de Port-d'Atelier ;
- Sabotage de la voie ferrée Vesoul-Gray ;
- Attaque à l'explosif du poste de guet de Semmadon ;
- Attaque à l'explosif de la Kommandantur de Gray.

J'ai retenu une anecdote au sujet de cette dernière opération. Avec Gilberte Lavaire, il doit prendre le car à l'arrêt de l'hôtel du Balcon à Combeaufontaine. Mais en retard, tous deux manquent le départ. Quel désappointement ! Bon princes, des soldats allemands qui partent à Gray en camion, s'offrent à les emmener avec dans leurs sacs à dos... des explosifs !

Peu de temps après ce coup, se présentent à l'atelier de cordonnerie, trois hommes dont Victor Renaudin, dit « Totor ». Ce dernier, bien connu de M Bernard père, est lui aussi attaché au service du Colonel Fabien. M Bernard n'a donc aucune méfiance :

- Adrien est-il là ?
- Oui, je l'appelle.

Adrien se présente.

- Salut, on fait un coup ce soir, tu en es ?
- Oui d'accord.

Les deux hommes qui accompagnent Totor sortent les menottes. Adrien est emmené. Totor qui avait été arrêté, venait de sauver sa vie en dénonçant plusieurs membres de son réseau à la Gestapo.

Même scénario dans les minutes qui suivent chez Albert Bauer de Gourgeon. Mais celui-ci prévenu in-extremis, échappe à l'arrestation. Ceci se passe le 19 janvier 1944.

A la prison de Vesoul Adrien est l'objet des pires sévices : interrogatoires « musclés », privations, coups. Au retour de ses visites à la prison M Bernard passe nous voir à la gendarmerie et nous raconte les brèves entrevues. Un Allemand y assiste et répète à Adrien :

- Parles et tu repars avec ton père. Donne-nous des noms !

Son père rentre à la maison avec un baluchon de linge malodorant, sale, taché de pus et de sang.

Adrien n'avouera rien ; attitude héroïque qui sauvera bien des vies. Complètement épuisé, il sera transféré à la prison de Fresnes le 6 juin 1944 et fusillé au Mont Valérien le 24.

Les dernières lettres qu'il adressera à ses parents et à sa marraine, pleines de confiance et de sérénité, montrent sa foi, sa force de caractère et le courage dont il fera preuve avant de mourir à l'âge de dix-neuf ans.

Prison allemande de Fresnes le 13 juin 1944

Mes chers parents

Je viens vous donner de mes nouvelles. Je suis condamné à mort et j'attends le retour en grâce. Je suis en bonne santé et j'ai bon moral. J'ose croire que vous êtes en bonne santé tous. Envoyez - moi un petit colis, du tabac et un peu à manger, mais pas de gâteaux. Je voudrais bien que papa vienne à Paris au tribunal demander l'autorisation de me voir, 11 rue Boissy d'Anglas, chambre 52. Vous remercieriez bien ma marraine de ce qu'elle a fait pour moi. Je vous remercie de tout mon cœur des colis que vous m'avez fait parvenir à Vesoul, je n'en méritais pas tant, j'avais été bien ingrat envers vous, mais j'espère que vous me pardonnerez. Dieu vous le rendra au centuple.

Vous remercieriez bien tous ceux qui vous ont aidé à faire les colis et vous leur donnerez le bonjour de ma part. Donnez le bonjour à tous mes amis.

Vous veillerez bien à l'éducation de mon cher petit frère Georges et tâchez de lui faire suivre la bonne voie, embrassez - le bien pour moi. Je suis à la prison allemande de Fresne (Seine) écrivez - moi à cette adresse.

Donc j'espère voir mon père d'ici peu. Je vais vous quitter en vous embrassant tous bien fort. Vous embrasserez bien les deux petits pour moi.

Cher papa & chère maman recevez de votre fils qui vous aime et qui ne vous oublie pas ses  
plus affectueux baisers

Alain

Prenez patience et courage, ayez confiance en Dieu.

*Dison allemande de Fresne le 24 juin 1944*

*Mes chers Parents*

*Mon recours en grâce a été rejeté et je vais mourir. Soyez courageux. Je vais mourir en priant Dieu notre Sauveur, vous tâcherez de faire de même et que nous nous retrouvions tous au royaume de Dieu. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Je vous avais fait beaucoup de misères, pardonnez-moi. Élevez bien mon petit frère sur le droit chemin et dans l'amour de Dieu. Vous rappellerez mon bon souvenir à tous mes amis et à tout le village. Soyez bien courageux, ne vous désolés pas pour cela, c'est la volonté de Dieu. Mon grand frère peut diriger la maison, vous ne serez pas dans la misère. Vous direz adieu de ma part à mon cher grand-père et à mon oncle Charles, à mon oncle de Morey et au Lucien, à ma tante Jeanne et à Madeleine.*

*Je vous en supplie une dernière fois, ne vous découragez pas, il faut surmonter cette épreuve et faire confiance en Dieu. Vous avez encore deux fils, le plus grand doit vous aider et je le connais courageux et surtout élevez bien le petit. Je sais que vous ferez votre devoir.*

*Mon cher papa & ma chère maman, mon cher frère André et les deux petits, je vais vous quitter en vous embrassant du plus profond de mon cœur, et en vous demandant le pardon de toutes les fautes que j'ai faites à votre égard, à vous qui m'avez tout donné.*

*Recevez de votre fils et frère affectueux ses plus sincères baisers.*

*Je meurs Français.*

*Alién*

*Gardez mes photos en souvenir. Priez bien Dieu afin que nous nous retrouvions au ciel tous. Je vais me confesser et communier.*

# RÉORGANISATION À COMBEAUFONTAINE

15 SEPTEMBRE

Il est décidé de procéder au tri des hommes. Certains rejoignent leur foyer, en priorité les chefs de famille – peu nombreux – et les agriculteurs car les travaux des champs ont pris un retard considérable. D'autres s'engagent en qualité d'éclaireurs avec la mission Proust. Il en reste vingt-huit. C'est peu pour mener à bien les missions qui vont suivre.

Les Capitaines Lesigne et Roch donnent les instructions suivantes : le M.d.L Chef Loupot qui a récupéré cinq gendarmes, remettra de l'ordre au bureau et enquêtera sur les affaires judiciaires qui se présenteront. Il détachera en permanence un gendarme au carrefour des RN19 et 70 pour contrôler tous les véhicules occupés par des militaires. Les conducteurs sans ordre de mission seront stoppés et amenés à la brigade. Ce gendarme sera aidé par deux F.F.I que je mettrai à sa disposition et par deux « Military Police » (prévôté américaine) qui eux s'occuperont des véhicules américains. Ce carrefour est donc tenu par cinq hommes nuit et jour.

Il faut noter le nombre impressionnant de véhicules, avec de vraies ou fausses plaques d'immatriculation, ou même sans plaque, qui sillonneront les routes dans les jours suivants, neuf sur dix pilotés par de vrais ou faux capitaines et la plupart du temps, sans ordre de mission. Des incidents des plus sérieux aux plus cocasses émailleront cette période de désordre. L'ordre était donné d'ouvrir le feu sur tout véhicule qui ne s'arrêterait pas aux injonctions. Quelques pneus furent ainsi crevés.

Mayonobe a installé ses fourneaux dans la cour derrière la mairie et un réfectoire dans une salle de classe. Il s'approvisionne toujours avec son carnet de bons de réquisition. Mais beaucoup de gens lui donnent les fournitures gracieusement. C'est ainsi qu'Octave Cranet nous fait cadeau d'un bœuf ! C'est encore Robert Gérard de Baulay qui opère le sacrifice.

Les prisonniers transférés dans la vaste buanderie de la gendarmerie préparent leurs repas eux-mêmes. Ça ne change guère : pommes de terre avec un peu de viande fournie par Mayonobe.

Pour ma part je dois avec mes vingt-huit hommes,

- Assurer la garde des prisonniers ;
- Détacher en permanence deux hommes à la garde du carrefour ;
- Mettre des prisonniers, avec des F.F.I pour les garder, à la disposition des habitants qui le demandent pour effectuer des travaux aux champs ;
- Assurer l'assainissement en procédant à l'enfouissement des bêtes tuées par balles lors des derniers affrontements.

Le nombre des prisonniers va croissant. Des Allemands isolés se rendent à nous ou à des civils qui nous les amènent. Cette situation dure jusqu'au 28 septembre. A cette date les prisonniers sont transférés à Vesoul, au quartier Luxembourg par camions militaires.

C'est la dislocation du groupe F.F.I du maquis Clément. Ainsi se termine, dans l'action du moins, un épisode court, mais agité.

# L'APRÈS MAQUIS

Ce même jour, 28 septembre, une note de service laconique parvient à la brigade. A compter du 5 octobre, je suis détaché à l'antenne de la sécurité militaire à Vesoul, sous les ordres du très agréable Capitaine Martinoti. Ma seule mission est d'effectuer, sous les directives de cet officier, des enquêtes sur des faits de collaboration de Vésuliens. Ce déplacement au cours duquel je remplirai maints carnets de déclaration, se prolongera jusqu'à la fin novembre. Les procès-verbaux sont transcrits à la machine par une dactylo de bureau. J'ai à ma disposition une traction avant Citroën avec chauffeur : Jacques COLLOT, mécanicien en cycles et motos à Vesoul.

## JE REVOIS MA FAMILLE

Je n'ai pas de nouvelles des miens depuis le début du mois d'août, peu de lettres arrivant à destination. Je sais que le front de bataille se situe sans évolution, dans le secteur de Rambervillers – Baccarat, où habite ma famille. Le Capitaine Martinoti, auquel je fais part de mes inquiétudes se montre magnanime. Au lieu de m'accorder la permission de quarante-huit heures que j'ai sollicitée, avec accord du Capitaine de gendarmerie Lesigne, il me remet un ordre de mission en bonne et due forme d'une durée indéterminée avec pour objectif, d'aller prendre des renseignements sur les positions des troupes françaises et américaines. Il met à ma disposition une moto et une réserve d'essence.

La bataille fait rage dans ce secteur. Les canons alliés sont alignés côte à côte en reliant Rambervillers à Gerbeviller, alors que les Allemands tiennent tête sur un front qui s'étend de Saint-Benoît-la-Chipotte à la forêt de Parroy en passant par Ménil-sur-Belvitte (où le Capitaine Doillon fut abattu) et Fontenoy-la-Joute.

Je reprends contact avec ma famille, tous sains et saufs et rejoins Vesoul. Mon déplacement a duré trente-six heures.

Loupot, je ne sais par quel biais, a eu des nouvelles de ses beaux-parents qui demeurent à Villiers-aux-Bois (Haute-Marne) ainsi que de sa belle-sœur. Le renseignement est d'importance ; cette dernière est ma fiancée.

## TRISTESSE

Ce 28 septembre, donc, il ne me reste plus que six jours pour, après avoir soufflé un peu, reprendre un rapide contact avec la vie normale.

Le cœur n'y est guère. Il faut que je me débarrasse un peu de ce récent passé. Je revis souvent en un éclair, l'organisation des bagarres, la hardiesse de certains, les longs moments de surveillance et d'écoute dans la nuit profonde et son calme menaçant, les bruissements, les formes qui tout à coup prennent des proportions gigantesques en vous collant malgré vous, la trouille aux tripes.

Je repense aux guets-apens et aux attaques dont il convenait de coordonner le déroulement en encourageant les hésitants, en freinant les audacieux, à la crainte constante de rentrer au maquis avec des manquants à l'appel, au bruit infernal des fusillades.

J'arrive difficilement à me libérer l'esprit de ce conditionnement brutal et sauvage qui métamorphose un homme contre sa volonté. Je n'ai pas fait la guerre et pourtant je crois que la guérilla est pire.

Je rends visite à tous les maquisards et à leurs familles. Avec quelle chaleur suis-je accueilli ! Les maquisards sont des dieux... Exagération compréhensible pour eux qui ont dû subir la proche présence d'un maquis, source bien évidente de crainte, de risques et d'ennuis.

Et aujourd'hui, ils voient ce maquis avec d'autres yeux ; ils en font un sauveur, une gloire. Quel étonnant et contradictoire comportement ! Après avoir consolé, certainement bien maladroitement ses malheureux parents, je vais m'incliner longuement en pleurant, sur la tombe de Jean Roitel.

## ALLÉGRESSE

Il faut remettre les pieds sur terre, opérer un changement de vie complet, s'adapter à une liberté réelle pour oublier la liberté hors normes des forêts.

Pour la majeure partie de la population c'est l'euphorie ; partout la fête, les rires, la joie, les bals. Beaucoup de femmes et de jeunes filles sont revêtues de corsages multicolores, confectionnés rapidement avec la fine toile des parachutes que les maquisards leur ont donnée. Des groupes se croisent en se saluant avec le geste du « V » de la victoire.

Les brassards F.F.I apanage des gars du maquis, fleurissent comme pommiers au printemps ! Sortis d'on ne sait où, ils sont à presque tous les bras de cette multitude en liesse. C'est à celui ou à celle qui aura le plus beau, le plus brillant. Certains, sans doute pour faire plus officiel, y ont brodé une croix de Lorraine. D'autres y ont imprimé des fleurs. Les plus audacieux y ont inscrit un matricule (peut-être celui qui était attribué à l'aïeul dans les tranchées à Verdun !).

Quel contraste avec les nôtres qui font bien piteuse mine ; ternes, pas lavés depuis six semaines, déchirés et souvent attachés avec un morceau de fil de fer, la boucle ayant été arrachée. Mais il y a une autre différence et combien plus importante : seuls les brassards des maquisards portent le tampon officiel du Groupement de Résistance de la Haute-Saône avec le sigle F.F.I.



# CARTE D'IDENTITÉ FFI

Bataillon ROCH (DARO)

NOM: AUBRIET *George*

ADRESSE: La Nouvelle Les Sers

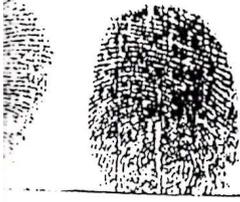
GRADE FFI: 2<sup>e</sup> Chef Capitaine

DATE D'INCORPORATION FFI: 1 Octobre 1942

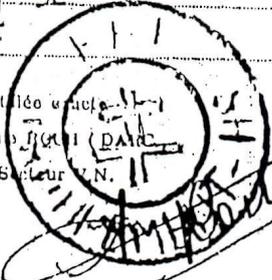
MATRICULE: 5927 X

ARME: Marc 25.8.45

*Aubriet*



Certifié exact  
Le Capitaine *[Signature]* (DARO)  
Cl. de Service N. *[Signature]*



## RÉMINISCENCES

Il paraîtrait fastidieux d'épiloguer longuement sur les crimes commis par l'ennemi, la méfiance, la crainte, voire la terreur des gens opprimés sous le joug allemand, la chance de certains maquisards...

L'ennemi devenait de plus en plus hargneux au fil des jours. Les attaques sur les grands axes routiers par l'aviation alliée, le harcèlement continu des embuscades tendues par les maquis contribuaient à créer au sein de ses armées, un climat malsain dans une atmosphère d'insécurité, d'où ses réactions brutales et sanguinaires.

## CRIMES

Nous avons découvert en bordure de la route Confracourt-Cornot, le cadavre d'un inconnu criblé de balles. Pourquoi avait-il été tué ?

Sur le chemin Gorgeon-Melin, le père et le fils CHARLES (respectivement quarante-cinq et quinze ans) qui rentraient à leur domicile à Melin, ont été assassinés. Ils étaient bûcherons et revenaient de leur travail. Pourquoi ont-ils été abattus ?

Questions qui resteront toujours sans réponse.

## CRAINTE

La terreur gagnait tout le monde. Madame CHARTON de Combeaufontaine avait avec bien de la peine, confectionné cent soixante brassards pour en approvisionner les familles des maquisards quand l'heure serait venue. Elle les

avait confiés à Madame GREVILLOT. Celle-ci fut prise de panique alors qu'un Allemand, sous la menace armée, s'emparait de sa bicyclette et des vivres de son garde-manger. Les brassards disparurent dans le foyer de la chaudière.

## CHANCE

Les « faits-divers » au maquis n'ont pas manqué.

Guy Roitel après un combat, a la surprise de constater que son bras de chemise, relevé en bourrelet a été traversé par une balle.

Des éclats de l'écorce d'un chêne s'abîment sur le visage de Pierre Lecorney qui était en renfort pour une embuscade.

Wassili notre premier Ukrainien, hurle une imprécation son F.M arraché des mains ; un projectile avait fait éclater la crosse de son arme pendant qu'il introduisait un chargeur.

Ces listes ne sont pas exhaustives. Reprenons la conclusion de mon ami Raymond Gouaille dans son témoignage sur Gourgeon :

*« CA AURAIT PU ÊTRE PIRE !.. »*

## LES VRAIS-FAUX RÉSISTANTS

Sous le couvert de la Résistance, des individus n'hésitaient pas à cambrioler, n'importe qui, n'importe quoi, n'importe où. L'opinion publique généralise vite dans ces cas-là et bien sûr, toujours dans le mauvais sens. Les maquisards devenaient des hors-la-loi, des voleurs, des voyous, des terroristes. Voici deux exemples typiques de ces malversations :

Mars 1944

Vols de nuit avec effraction dans un bureau de tabac à Gevigney et à la laiterie d'Arbecey. Le même papier est laissé sur place : « La résistance vous dit MERDE ». Notre enquête aboutit à l'arrestation du « résistant », petite gouape habitant une commune du canton.

Avril 1944

A 11h30, attaque à main armée du bureau de poste de Combeaufontaine par quatre individus possédant un véhicule automobile. Je suis l'un des trois témoins car, arrivant sans méfiance à la poste, je me trouve en face du canon d'une mitrailleuse, pendant que celui d'une autre arme s'appuie dans mon dos. Le chef de l'expédition porte des galons de capitaine. Après avoir vidé la caisse, il délivre un reçu signé « La Résistance ». Mademoiselle Galmiche, receveuse et mademoiselle Macle, employée sont vertes de peur.

Aussitôt alerté, le Capitaine Lesigne dépêche les inspecteurs Pierre et Payen de la police judiciaire en moto. Ceux-ci localisent rapidement le lieu de refuge des voleurs : le village de Lambrey. Très vite sur les lieux avec un peloton de trente gendarmes, le capitaine investit la commune, mais nanti des renseignements donnés par Mlle Galmiche et moi-même, il décèle vite des anomalies. A-t-il un pressentiment ? Toujours est-il qu'il fait cerner et attaquer le village d'une façon très visible et bruyante, ne faisant garder que deux chemins d'accès sur trois. Bien sûr, la traction-avant des voleurs part par cette voie, mais suivie à distance par la moto de la P.J jusqu'à un... maquis de Saône-et-Loire !

Lors du passage à Combeaufontaine du Bataillon Corps Francs Pomies, un adjudant vint me voir. C'était le « capitaine » du hold-up de la poste. La troisième fois que je le reverrai, ce sera un soldat de 2ème classe incarcéré à la prison de Vesoul.

# LA VIE AU MAQUIS

## GÉNÉRALITÉS

Mis à part quatre « anciens » (trente-trois, quarante, quarante-cinq et cinquante ans), la moyenne d'âge se situe vers dix-neuf/vingt ans. Aucun n'a effectué de service militaire. Le commandement se doit donc d'être rigoureux et exigeant, mais souple et compréhensif à la fois. Nous ne sommes pas dans un corps de troupe et des garçons pris dans ce genre d'action se laissent difficilement mener comme au régiment.

Seul Loupot a fait la guerre comme pilote de char en 1940. Mayonobe, lui a connu l'Indochine dans la sérénité d'une colonie calme. Mais ceci ne nous pose guère de problèmes. Nous axons vite l'instruction sur :

- Le maniement des armes ;
- La stricte exécution des ordres au combat.

L'absence d'instruction militaire est largement compensée par une idée commune, l'envie de se battre, de donner des coups sans en recevoir.

La discipline est ferme sans être contraignante. La correction est de rigueur, la propreté aussi. La douche se prend deux par deux, au bord du ruisseau, en aval de notre point de ravitaillement. Le lavé en tenue d'Adam debout dans l'eau, le laveur juché sur un escabeau de fortune, verse son arrosoir de flotte. Je retiens le bon mot de l'un d'entre nous : « Il y a deux mille ans c'était Saint Jean-Baptiste au Jourdain, aujourd'hui c'est Saint Jean Meunier au ruisseau ».

Le repos est un autre problème. Vingt à vingt-cinq gars, pour la plupart turbulents, dans une baraque de soixante mètres carrés, cela impose un respect du sommeil de chacun. Il faut parfois se fâcher pour obtenir le calme, les bavards n'en finissant pas de commenter les événements du jour. Les relèves de gardes de nuit perturbent aussi les sommeils légers.

Les discussions politiques ou religieuses sont rigoureusement interdites. La détention de boissons alcoolisées est proscrite. Il y a certes quelques entorses quand une liaison quelconque permet de rapporter deux ou trois bouteilles. Mais cette consommation vu l'effectif de la baraque, ne fait aucun dégât.

Toutes les pièces d'identité ont été détruites. Les hommes vont au combat avec leur seul mouchoir en poche. Chacun a un nom de guerre. Quelques uns figurent en annexe page suivante.

## LES LIAISONS ET RENSEIGNEMENTS

Le maquis, sauf en prenant des risques énormes, ne peut survivre seul.

- Les agents de ravitaillement en des points déterminés sont nécessaires ;
- Les agents de renseignements sont indispensables. Les contacts avec eux sont fréquents et discrets. Ils nous apportent des informations sur l'importance des effectifs ennemis dans les pays voisins, sur l'amplitude des déplacements sur les axes routiers. Ils donnent aussi des nouvelles des familles, c'est bon pour le moral ;
- Les liaisons avec les groupes ou maquis voisins sont utiles. Cela nous a manqué.

## LES ORDRES

La carence est absolue en ce domaine. Bien qu'établissant journallement une liaison latérale avec le maquis de Cherlieu pour y recevoir des instructions, je reviens toujours bredouille. L'officier toujours invisible, aussi bien à Cherlieu qu'à Confracourt, fait passer des messages laconiques du genre : « Ne bougez pas, attendez ». Nous avons le sentiment d'être abandonnés, livrés à nous-mêmes et à nos seules initiatives.

Mais nos gaillards ne l'entendent pas de cette oreille et réclament la bagarre. Nous sommes de leur avis et quand le 3 septembre, nous recevons l'ordre de commencer la guérilla, il y a déjà sept jours que c'est fait !

Nous bénéficions heureusement du soutien du Chef d'Escadron Guépratte qui, malgré sa fonction importante de responsable du département de la Haute-Saône vient nous voir deux fois. Le Capitaine de Gendarmerie Lesigne, vient lui aussi nous apporter à plusieurs reprises ses conseils et ses encouragements.

## NOMS DE GUERRE

Nous ne prononcions bien sûr jamais nos noms et prénoms véritables. Chacun était affublé d'un « alias » quelconque. Je ne les ai pas notés. En voici quelques-uns de mémoire :

BERTIN : Bermont

CORNU : Riri

ROCH : D'Arc

GAUDINET : Téléph

DOILLON : C 134

GOUAILLE : Dragueur

LOUPOT : Clément

GREVILLOT : La Bûche

MAYONOBE : Le Colo

HEINZLE : Bébert ou Julot

THOUVENIN : Tonton ou La Douleur

LECORNEY : From

MOUCHOTTE : Robin

MORTIER : Le Sage

BAZEAU : La Biche

PONSOT : La Meule

BROS : Bougnat

PILLOT : Frelon

CHARTON : Forain

ROITEL G : La Gâchée

CHRÉTIEN : Croissant

ROITEL J : Luron



René LOUPOT



Auguste MORTIER



Pierre LECORNEY



Robert PONSOT



Fernand BROS



Robert CHARTON



Georges AUBRIET



Paul MAYONOBÉ



Henry CORNU



Gaston DOUGOUD

Résistant au maquis de Confracourt,  
Ancien combattant 39-45,  
Croix de guerre,  
Membre actif Rhin et Danube,  
Mort le 30/10/16 à l'âge de 92 ans



Pierre CRANET



Jean ROITEL



Guy ROITEL



André THOUVENIN



André MEISART



Raymond GOUAILLE



Gabriel GAUTHERON



Paul LOMINET

Robert GÉRARD



Marcel GAUTHERON



## L'HABILLEMENT

Seuls Loupot, Mayonobe et Thouvenin sont en tenue militaire. Tout le reste est disparate à souhait : bleus rapiécés, tenues de pêche ou de chasse, blousons, souliers pour la plupart à semelles de bois, casquettes, bérets et même, quelques vieux calots à pointes.

La seule marque commune est le brassard tricolore marqué du sigle F.F.I, de l'immatriculation de chacun et du tampon « Groupement Haute-Saône ».

Le Comité Français de Libération Nationale a créé le 1<sup>er</sup> février 1944, les Forces Françaises de l'Intérieur, d'où le sigle F.F.I qui rend officielle l'armée secrète. Nous sommes, malgré l'hétérogénéité des vêtements, des militaires et non plus des parias comme d'aucun se plaisent à le souligner.

## L'ARMEMENT

C'est l'avis général des responsables des maquis ; les parachutages sont effectués beaucoup trop tard. C'est un problème crucial. Peut-on concevoir des guerriers sans armes ? Et cependant ce fut notre cas pendant plusieurs jours.

Qu'aurions-nous fait si Bazeau, toujours omniprésent, ne nous avait pas approvisionnés de son initiative – il faut le souligner – à la suite des parachutages de Villers-Vaudey (B.O.A Jacquinot) et de la Roche-Morey (B.O.A Michel Fenard) ?

Ces premiers parachutages dans le secteur sont importants, mais il faut noter – et Michel Fenard me le confirmait encore récemment – que les réceptionnaires n'ont aucune directive pour la distribution à effectuer.

L'abondance et le surplus de certains contraste avec la pauvreté des autres.

Le parachutage que Mortier reçoit le 11 septembre, soit trois jours avant l'arrivée des troupes françaises et américaines, n'a pratiquement plus d'utilité pour notre maquis. Par contre, il arrive juste à point pour réarmer le B.U.K, à bout de ressources, puisque le commandement de la compagnie ukrainienne resté avec nous panique et nous demande de lui trouver un lieu de refuge pour cacher ses hommes ; il n'a plus de munitions.

Dans un contexte beaucoup plus élevé, prenons pour preuve de la réticence de l'État Major d'Outre Manche à nous aider, un passage du livre « Le Lapin Blanc » de Bruce Marschall, lors d'un entretien avec Yéo Thomas. Ce dernier, jeune capitaine de l'aviation anglaise, fait de fréquentes incursions en France, utilisant un petit avion de type Lysander, dans le but de renseigner l'État Major allié sur la situation.

Les multiples contacts qu'il prend, lui permettent de se rendre compte de la triste vie des Français et en particulier, des maquisards. Il essaye par tous les moyens d'obtenir des avions pour ravitailler, ceci toujours assorti d'une fin de non recevoir.

Las d'effectuer des missions dangereuses qui à ses yeux, s'avèrent inutiles puisque sans aboutissement concret, il parle un jour de ses graves préoccupations au général Swinton.

Cet officier supérieur d'état major, se trouve être un des proches du premier ministre anglais. Yéo Thomas lui arrache l'autorisation d'obtenir un entretien avec le premier ministre.

Il est reçu le 1<sup>er</sup> février 1944

D'emblée Churchill lui donne cinq minutes pour exposer ses doléances. Yéo Thomas lui expose toute la misère des Français, parlant des privations extrêmes de la population et surtout de ceux qui déjà nombreux à cette époque, sont obligés pour sauver leur vie, de se cacher dans les bois par petits groupes, sans moyens de ravitaillement en vivres, vêtements et armement. Il parle des plus grandes difficultés rencontrées par les embryons de l'armée secrète et des maquis, de l'abnégation, de la souffrance, de l'héroïsme de tous ceux-là, bref, de

leur dénuement total.

Je cite maintenant la fin de la conversation que l'on pourrait qualifier d'historique :

- De quoi ont-ils besoin ? Dit Churchill.
- De vêtements, sous-vêtements, vestes de cuir, chaussures, couvertures, armes et munitions.
- Combien vous faut-il d'avions dans l'immédiat ?
- Cent au moins.
  
- Vous en aurez cent pour commencer ; je vais m'en occuper.

Yéo Thomas avait gagné là où les plus hautes autorités avaient échoué.

L'entretien a duré cinquante-cinq minutes.

## LES PRISONNIERS

A la libération de Combeaufontaine, leur effectif atteint environ soixante-dix. Le 28 septembre, ils sont transférés à Vesoul.

Toujours bien traités, jamais molestés, sauf un qui après la libération, profitant d'un instant d'inattention d'un gardien, lui assène un coup de crosse sur la figure et s'enfuit avec le fusil. Il est repris le lendemain. C'est un costaud de vingt-cinq ans. Il me fait front à la première observation et lève la main. La bagarre qui suit fait du petit bois dans l'ameublement précaire de notre réfectoire dans lequel se passe l'explication. Ce contestataire est emmené chez le docteur Jupille qui répare tant bien que mal les dégâts.

Gaby Gautheron de Membrey y était allé la veille faire recoudre son arcade sourcilière. S'en souvient-il ?

## LES RÉCOMPENSES

La médaille de la Résistance doit être l'apanage des Grands.

René Loupot et moi-même recevons une citation à l'ordre du régiment avec attribution de la Croix de Guerre,

*C'EST TOUT !*

Beaucoup de nos gars, par leur bravoure, leur abnégation et leurs prouesses en méritent autant. René Loupot fait des propositions qui ne sont pas suivies. Sans doute juge-t-on ce chef de maquis trop « petit » pour tenir compte de ses desiderata. La reconnaissance au titre d'ancien combattant est refusée à la plupart.

*QUELLE HONTE !*

Malheur à l'inconscient qui ne nous a rejoint que quatre-vingt-neuf jours avant la libération ; il en faut quatre-vingt-dix ! L'honnêteté ne pays pas toujours ; il est si facile de dire un petit mensonge...

Mais j'oubliais les décorations accordées à notre jeune camarade Jean Roitel à titre posthume après...

*COMBIEN D'ANNÉES DE RETARD !*

## LE CAS BODOIGNET

Il a fallu un hasard pour que nous nous trouvions côte à côte au repas des résistants de la Haute-Saône et que je fasse connaissance avec Jean Bodoignet,

retraité à Crévic (Meurthe-et-Moselle).

Nous avons combattu dans le même secteur et aux mêmes moments sans le savoir. Il revit intensément cette période. Je lui ai demandé de limiter son récit en une trentaine de lignes, car c'est un homme intarissable sur le sujet. Laissons-lui la parole dans son témoignage intéressant et remarquable de précision :

*Originaire de Noidans-lès-Vesoul, j'avais de la famille à Semmadon. Je me trouvais un jour chez le cordonnier de Melin, quand j'ai été contacté par Simon Doillon et Claude Vougnon. Je ne les connaissais ni l'un ni l'autre. Je suppose qu'ils devaient avoir des renseignements sur moi, car j'ai été engagé sur le champ en qualité de chauffeur de Simon Doillon. Je pilotais une Citroën Rosalie. Je devais obéir, ne rien dire, ne rien entendre, mais vois et rendre compte. J'ai donc piloté Doillon dans tous ses déplacements, en particulier pour les contacts qu'il a eus avec le B.U.K avant, pendant et après la dissidence de celui-ci.*

*J'ai assisté à la mise hors de combat de la centaine d'officiers et de sous-officiers allemands d'encadrement. Vingt-cinq exactement ont eu la vie sauve et ont été faits prisonniers. Cette affaire s'est passée sur la route entre Fresne-Saint-Mamès et Noidans-le-Ferroux à hauteur du passage à niveau. Nous avons rejoint Confracourt dans la soirée.*

*Je suis allé au maquis et y ai vu des gendarmes. J'ai assisté au parachutage de Confracourt.*

*Le commandant du B.U.K, le Major Hloba, avait un homme de confiance en la personne du soldat ukrainien André Amukgr qui nous accompagnait en voiture ou à pied, à la recherche de renseignements pour préparer les coups du B.U.K.*

*J'ai toujours suivi le B.U.K dans ses déplacements : Gourgeon, Melin, Semmadon, La Neuvelle, maquis de Cherlieu et jusque dans la région de Belfort. Je l'ai même accompagné fin octobre ou début novembre jusqu'à la caserne Lourcine à Paris. J'avais comme passager, toujours dans la Rosalie, le Commandant Hloba, c'est sûr, et les Capitaines Djouss et Zintchouk, je crois.*

*Le B.U.K n'avait aucun véhicule automobile ; même la voiture hôpital, avec chirurgien et salle d'opération, était tirée par des chevaux !*

*Après la libération du secteur de Combeaufontaine le B.U.K est allé en repos au château de l'abbaye de Neuville-lès-la-Charité avant de retourner au combat sur Belfort.*

*La discipline y était très dure. Les fautes étaient sanctionnées par des volées de coups de trique. J'ai assisté à l'un de ces châtiments.*

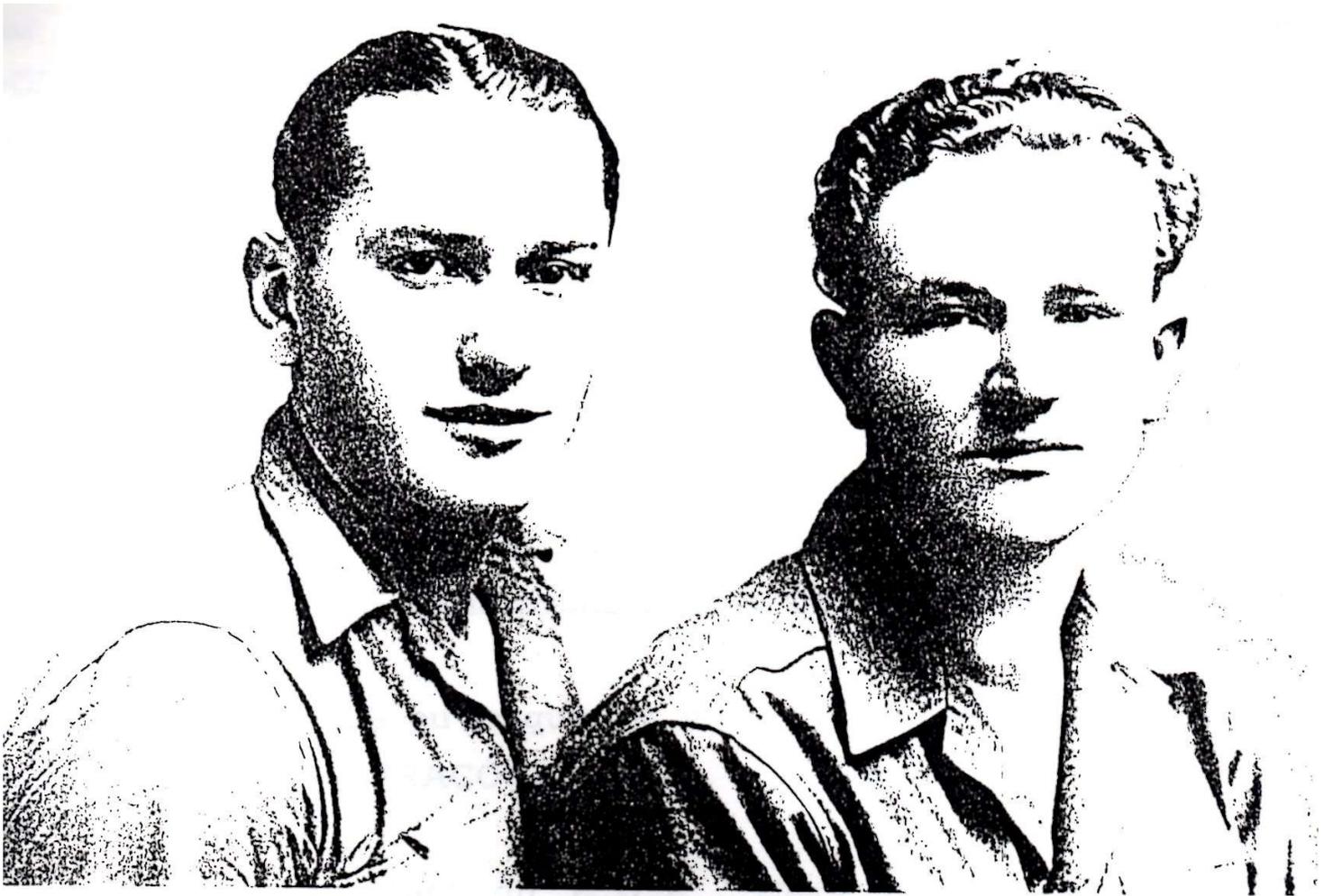
*Une petite anecdote ; au château, le Capitaine Zintchouk faisait ses inspections à l'intérieur du bâtiment à cheval, même pour monter et descendre les escaliers.*

*Et un souvenir, toujours présent qui me tient à cœur ; la robe de mariée de mon épouse Laurence a été confectionnée dans le tissu blanc du parachute du lieutenant américain Kuzmuk tombé du ciel à côté de moi. Il me l'avait donné et j'ai réussi à le conserver malgré les péripéties de la guerre, et à le ramener chez moi.*

*Quand je suis rentré de Paris, j'ai été intégré dans le train de la 2<sup>ème</sup> division blindée.*

*Je certifie sur l'honneur les renseignements donnés ci-dessus.*

Il faut ajouter que Jean Bodoignet a été décoré de la médaille américaine Présidential Unit Citation délivrée le 12 août 1945. Il n'a aucune récompense française.



*Jean BODOIGNET et le soldat ukrainien AMUKGR*



Libération de Combeaufontaine. Militaires et maquisards. Accroupi : Jean Bodoignet

# LA STÈLE



Un petit monument est érigé au carrefour de deux chemins à quelques dizaines de mètres de l'emplacement du maquis. Les fonds nécessaires ont été recueillis en partie par une collecte auprès de tous les hommes du maquis et du B.O.A et par un don généreux de la commune de Confracourt.

Y figurent trois noms :

Simon Doillon  
André Bazeau  
Jean Roitel

Ce symbole figé rappelle et rappellera encore longtemps le souvenir de ces trois braves. Mais sa signification peut être étendue à celui de tous les maquisards.

Il dit qu'ici une poignée de volontaires ont combattu l'ennemi ;  
Qu'ils y ont souffert ;  
Qu'ils ont connu la crainte et l'espoir ;  
Qu'ils ont encouru le danger en frôlant bien souvent la mort ;  
Qu'ils ont eu quelquefois une parole de révolte à l'égard de beaucoup de ceux qui, pouvant le faire, n'ont pas rejoint ou seulement aidé le maquis en attendant « que ça se passe » ;  
Que certains ont échafaudé des plans sanguinaires envers une minorité dont l'action était franchement opposée à la leur.

Si nous n'étions pas intervenus très énergiquement, il est certain que « l'épuration » immédiate ne se serait pas seulement soldée par quelques mèche de cheveux tombées de ci de là, bien inutilement d'ailleurs et pas toujours à bon escient.

Est-il quelque chose de plus injuste que la justice des hommes ?

L'engagement dans la guérilla,  
C'est aborder sans cesse des problèmes matériels ou moraux de toutes natures ;  
C'est faire face à tout instant aux situations les plus imprévues qui imposent des réactions spontanées et des décisions intuitives mais réfléchies ;  
C'est le souci constant de la sécurité de la troupe ;  
C'est aussi celui de la crainte des représailles vis à vis de la population ;  
C'est la PENSÉE dans l'ACTION et c'est l'ACTION dans le REFLEXE.

Avons-nous réussi ?

Nous avons établi notre auto-critique et n'avons pas le sentiment d'avoir démarité.

Ce maquis est tout à l'honneur de la gendarmerie puisqu'il est le seul en Haute-Saône a avoir été créé, organisé par un chef de brigade, René Loupot.

Nous avons traversé le chaos sans perte, certes avec beaucoup de chance et certainement aidés par la grâce de Dieu.

N'oublions pas toutefois l'assassinat d'André Bazeau, mais lui n'appartenait pas au maquis Clément.

Ne jetons pas la pierre à ceux qui sont restés passifs, mais que ceux-là nous laissent au moins le droit à la parole.

Et pourtant la Résistance n'avait rien de romanesque. Que les jeunes générations s'en souviennent bien. Le Concours National de la Résistance et de la Déportation (<http://www.education.gouv.fr/cid53745/le-concours-national-de-la-resistance-et-de-la-deportation.html>) organisé chaque année constitue un témoignage de cette page d'histoire. Et qu'un de ceux qui y participent puisse-t-il un jour, affirmer fièrement en parlant du maquis Clément :

« MON GRAND-PÈRE Y ÉTAIT ! »

## ÉPILOGUE

*« Ne me dites pas que ce problème est difficile ;  
s'il n'était pas difficile, ce ne serait pas un  
problème. »*

Maréchal JUIN

## **BIBLIOGRAPHIE**

POURQUOI AS-TU FAIT CELA MON FILS ?	Général René Omnès
RÉSISTANCE EN HAUTE-SAÔNE	Général Pierre Bertin
LA HAUTE-SAÔNE DANS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE	Jean-Claude Grandhay
LE LAPIN BLANC	Bruce Marschall
CIEL OUVERT AU MAQUIS 82	Général René Omnès
LES UKRAINIENS DANS LA RÉSISTANCE FRANÇAISE	Wolodymyr Kosyk

## **SIGLES**

B.O.A : Bureau des Opérations Aériennes

B.U.K : Bataillon Ukrainiens

F.F.I : Forces Françaises de l'Intérieur

P.J : Police Judiciaire

S.T.O : Service du Travail Obligatoire (pour l'Allemagne)

# TABLE DES MATIÈRES

<b>PRÉFACE</b>	<b>4</b>
<i>René Omnès, Général de Division de Gendarmerie</i>	
<b>POURQUOI « MAQUIS CLÉMENT » ?</b>	<b>7</b>
<b>AVERTISSEMENT AU LECTEUR</b>	<b>9</b>
<b>AVANT-PROPOS</b>	<b>11</b>
<b>LA RÉSISTANCE PASSIVE décembre 1943 – juillet 1944</b>	<b>15</b>
LES PREMIERS PAS	16
Contact	
Le noyau initial	
Les missions	
SITUATION AU 15 JUIN 1944	18
Moyens en hommes	
Attributions	
Portrait de Monsieur Bros	
Moyens de liaison et de déplacement	
LE COMMANDEMENT	21
Implantation F.F.I en Haute-Saône	
Effectifs et organigramme du maquis Clément	
LA GENDARMERIE DANS LA RÉSISTANCE	26
Généralités	
Arrestation des Israélites	

SABOTAGES	30
Vol de l'impôt métal	
Vol du car de Beaupoil	
<b>LA RÉSISTANCE ACTIVE août-septembre 1944</b>	<b>36</b>
MISE EN PLACE EFFECTIVE DU MAQUIS 14 - 26 août	37
Arrestation de Loupot et Thouvenin	
Regroupement avec des isolés	
EMBUSCADES ET COUPS DE MAIN 27 août – 8 septembre	42
La saga du Bataillon ukrainienne	
Arrestation de deux femmes françaises	
Liaison Cherlieu	
Une rue de Gourgeon en flammes	
Un capitaine aux abois	
Parachutages	
Arrestation et mort d'André Bazeau	
COMBATS POUR CONFRACOURT	65
<b>LA LIBÉRATION DE COMBEAUFONTAINE 14 – 15 septembre 1944</b>	<b>69</b>
DERNIERS ASSAULTS	70
Le P.C en danger	
Avez-vous de l'essence ?	
Direction Combeaufontaine	
Un gros cœur ; Jean Roitel	
Le martyr d'Adrien Bernard	
RÉORGANISATION A COMBEAUFONTAINE	80
<b>L'APRÈS MAQUIS</b>	<b>82</b>
Je revois ma famille	
Tristesse	
Allégresse	

Réminiscences  
Crimes  
Craintes  
Chance  
Les vrais faux résistants

**LA VIE AU MAQUIS** **90**

Généralités  
Les liaisons et renseignements  
Les ordres  
L'habillement  
L'armement  
Les prisonniers  
Les récompenses  
Le cas Bodoignet

**LA STÈLE** **104**

**ÉPILOGUE** **107**

**BIBLIOGRAPHIE – SIGLES** **108**

**TABLE DES MATIÈRES** **109**

**DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES** **112**

**Claude Monod**, né en 1917, mort en 1945 est le fils de Robert Monod, chirurgien et résistant qui a joué un rôle dans la libération de **Paris**. Claude Monod, jeune chirurgien, auteur avec Bernard Duhamel d'un manuel de Schémas d'anatomie encore utilisé aujourd'hui, a dirigé le maquis FFI (**Forces françaises de l'intérieur**) de la région Bourgogne-Franche Comté, dite la « région D », de mai à septembre 1944. Nombreuses opérations de **sabotage**.

Colonel dans la 1<sup>re</sup> armée régulière, il est tué le 2 avril à **Graben (Allemagne)**, dans les premiers jours de la bataille d'Allemagne, à l'âge de 28 ans.

## **TÉMOIGNAGE DU GÉNÉRAL DE DIVISION RENÉ OMNÈS**

### **CHEF DU MAQUIS 82 (1943-1945)**

Avant guerre, j'ai été élevé à Paris où mon père était gendarme à la caserne d'Exelmans. Âgé de seize ans au moment de l'armistice, nous nous retrouvons dans la maison familiale située à Landéda-l'Aberwrac'h, petit port au nord de Brest. Le 16 juin 1940, je m'appête à partir en Angleterre, avec la bénédiction de ma mère, ardennaise, qui avait déjà connu une occupation en 14-18. Par manque de chance, le remorqueur qui devait nous embarquer avec quelques camarades n'accoste pas, car le sémaphore ne lui en donne pas l'autorisation en raison d'ordres venant de la préfecture maritime. Peu après, j'assiste à un spectacle lamentable. Je vois les soldats français aller jusqu'à la pointe du Finistère, jeter leurs armes à l'eau, se débrailer et puis se rendre aux Allemands qui arrivent quelques jours après. Cela me laisse une impression terrible.

En septembre 1940, nous rentrons à Paris. Mon père, replié sur ordre « vers le sud », nous rejoint en revenant de Vichy. À partir de là commence une activité que j'appellerai illégale. Sans ordre, le premier acte de résistance des gendarmes consiste à délivrer de faux fascicules et des pièces de démobilisation ou « d'affecté spécial » aux soldats français pour leur éviter la captivité. À la caserne, je vois entrer des hommes, portant une tenue militaire ou du moins un pantalon réglementaire, dire aux gendarmes : « Voilà, j'ai quitté mon unité ». On leur remet des justificatifs à chaque fois de manière spontanée. Le capitaine le sait, bien entendu ; personne n'en parle.

Je suis plutôt spectateur. Toutefois, de temps en temps, mon père me dit d'aller voir le père Corentin, un franciscain du couvent de la rue Marie-Rose situé dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. Je lui apporte des papiers et des faux fascicules. Il s'occupe par la suite d'une chaîne d'évasion vers l'Espagne, en Galice où les Bretons du Nord-Finistère ont des affinités. Un jour, je lui demande de profiter de cette filière, mais il m'en dissuade en mettant en avant ma jeunesse et la nécessité de poursuivre des études. Effectivement, j'ai alors 17 ans (mon père s'était engagé dans la marine, en 1917, à cet âge).

Je reprends donc mes cours au lycée Jean Baptiste Say, rue d'Auteuil. Je fais beaucoup de sport : basket, natation, rugby. Pour gagner un peu ma vie (nous sommes trois enfants dans la famille) je réussis à être instituteur suppléant dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement, rue Laugier. Je suis aussi des cours à la faculté de droit deux fois par semaine.

Mes premières actions dites de « résistance » se limitent à lacérer des affiches et à distribuer des tracts, mais je ne suis pas particulièrement discret. Un jour, à la faculté, je me sens repéré. J'en parle à mon directeur d'école qui m'envoie voir l'inspecteur d'académie. Celui-ci accepte de m'affecter en Haute-Saône pour encadrer les petits Parisiens qui y ont été repliés.

Je prends donc le train et arrive à Vesoul où je croise Monsieur Varlet, inspecteur d'académie d'école primaire. Celui-ci m'explique que mon rôle consiste à visiter les enfants réfugiés, dans les familles d'accueil. Discrètement, Monsieur Varlet prépare ma future voie en me donnant une totale liberté d'action. Me sachant fils de gendarme, il m'invite à faire une visite au capitaine de gendarmerie Lesigne. (Je saurai plus tard que Varlet et Lesigne sont à l'état-major du groupement V auquel je serai rattaché). Avec cet officier sympathique, je retrouve l'ambiance d'Exelmans.

Ses hommes, à l'image de leur chef, seront magnifiques dans la Résistance de la Haute-Saône. Dix-sept d'entre eux tomberont sous les balles allemandes.

Installé dans un hôtel-restaurant de Polaincourt, je commence mes tournées dans la campagne. En allant voir les familles de mes petits réfugiés, je me rends compte de la situation. Tantôt il y a le portrait du maréchal Pétain bien encadré (on se tait), tantôt il n'y a rien (on reste éveillé). Au fil des conversations, je commence à tisser ma toile d'araignée. Mais au bout d'un certain temps, l'instituteur, tendance collaborationniste, me dénonce comme gaulliste à mon inspecteur primaire. Ce dernier m'annonce qu'il est obligé de me déplacer. Comme je ne veux pas trop m'éloigner de mes premiers contacts, il m'affecte à Magny-les-Jussey pour m'occuper officiellement des petits réfugiés parisiens de la localité. En fait, l'instituteur local continue à voir mes enfants me laissant une totale liberté. Manque de chance, le maire du pays, collaborateur notoire, me dénonce aussitôt en disant : « On m'a donné un instituteur, mais ce gars-là est en train de brouiller les esprits des jeunes du pays ». Je suis obligé de partir, mais, cette fois, je prends le maquis en rejoignant mes « protégés » dans le bois.

En mars 1944, je vis dans les bois, en dehors de tout, mais conserve des contacts avec les brigades locales. Les gendarmes de Jussey, de Corre et de Vauvillers sont dans le coup. J'ai amené de Paris deux armes cachées par les gendarmes à la caserne Exelmans : un pistolet-mitrailleur et un 7/65. Au fil des contacts, je récupère des fusils de chasse et des armes issues de parachutages. Pour la manœuvre, mon inexpérience ne me permet guère de compter que sur le « Lavauzelle » de mon père, manuel du gradé d'infanterie. Au point de vue clandestinité, j'ai des groupes dans plusieurs villages ; ils ne se connaissent pas entre eux. J'ai cloisonné au maximum, parce que des arrestations ont déjà eu lieu dans la Haute-Saône. Je connais les effets désastreux des bavardages inconsidérés et des futilités de certains clandestins (mon père, par ses contacts à la prison de la Santé, me rapportait les fautes commises : photos, bavardages, listes...).

En matière de recrutement, mon origine parisienne est à la fois un avantage et un inconvénient. C'est un avantage car la police ne peut compter sur des attaches familiales locales pour me pister. C'est un inconvénient car ceux qui veulent venir vers moi ne me connaissent pas. Heureusement, le fait que je sois fils de gendarme constitue une garantie suffisante. Du reste, mon maquis compte dans ses rangs un aspirant de l'Arme, un gendarme maritime, qui est retourné chez lui après le

sabordage de Toulon, et un gendarme de la brigade de Favorney. J'en ai cinq en permanence. Certains gendarmes viennent comme agents de liaison entre le commandement de la Résistance et mon maquis.

À tous ceux qui désirent intégrer le maquis, je leur dis qu'ils ne sont pas là pour se planquer mais pour se battre. Nous commençons très tôt des actions : coupures téléphoniques, abattages d'arbres, distribution de tracts, récupération d'armes parachutées... Politiquement, je n'ai qu'une idée, c'est le général de Gaulle, le reste ne compte guère. De toute manière, on ne parle pas de politique chez moi. À l'époque, ni mon père (militaire), ni ma mère (femme) n'avaient le droit de vote.

Du fait de mon jeune âge, je me sens incapable, non pas de me battre, mais d'organiser un vaste mouvement. J'aurais aimé avoir un label du type capitaine d'active ou de réserve. Au maximum, 150 hommes sont placés sous mes ordres directs au sein du maquis 82. J'en ai au moins le double en réserve. Beaucoup voudraient s'y raccrocher mais je ne veux pas incorporer tout le monde. Mon maquis est déjà à la limite de la rupture. Un groupe russe de main-d'œuvre immigrée (MOI) a aussi voulu me rejoindre, mais j'ai refusé. Je suis incapable de les commander et de les nourrir. Il faut dire que nous avons souvent faim dans les premiers temps. Après, nous sommes mieux organisés : nous avons des troupeaux de bovins pris à la réquisition. Et puis les déraillements et les attaques permettent de récupérer des vivres.

En fait, je n'ai pas de problème pour m'imposer comme chef. D'ailleurs, le jour où un bataillon allemand attaque mon maquis, j'ai à ce moment-là, à mes côtés, des Anglais qui ont été parachutés et un lieutenant français. Quand je rassemble mon maquis en disant qu'on ne se sauve pas mais qu'on va se battre, selon les recommandations de Londres, un gars veut me descendre. Il est stoppé à temps.

En dehors des attaques de l'ennemi, le plus gros problème est celui des blessés. Par chance, j'ai pu contacter, grâce à des complicités, le général de réserve Étienne, un ancien médecin des troupes coloniales. Il vient au maquis pour opérer les types sur place. À partir du mois d'août 1944, il installe un hôpital de campagne dans son village. Il soigne aussi bien les Russes ou même les Allemands. Lorsque j'ai trop de blessés, je les envoie à l'hôpital psychiatrique de Saint-Rémy où ils peuvent être opérés. Ils sont ensuite planqués dans différents établissements en se faisant passer pour des agents de la SNCF blessés. À la Libération, j'en récupère beaucoup dans

les hôpitaux de Vesoul et Luxeuil. En définitive, j'ai peu de pertes, mais énormément de blessés.

Comme je l'ai dit, mon maquis est en liaison avec une trentaine d'officiers russes ayant constitué leur propre groupe. Je leur fournis de l'alimentation et les aide. Leur chef, Valéry, capitaine soviétique de l'armée de l'Air, m'a à la bonne. Il parle un peu français et l'anglais. La patronne de ce maquis, commissaire politique en titre, appartient au MOI. Polonaise d'origine, Alice est une communiste intégrale.

Un jour, les gendarmes viennent m'informer que la population locale en a assez des méfaits des Anglais dans la région, notamment des vols et des viols dans les villages. Il n'y a pas d'Anglais, mais je comprends vite qu'il s'agit en fait des Russes de Valéry. Quelques-uns sont entrés en dissidence au sein de son groupe et passent désormais leur temps à s'enivrer, manger, piller et violer. Cette attitude porte un préjudice d'autant plus grand à la Résistance qu'on les prend pour des Anglais.

Valéry vient lui-même me voir pour mettre un terme à cette situation. Il m'explique qu'il détient un prisonnier et qu'il souhaite le présenter devant une cour martiale. « Comme on est en France », précise-t-il, il m'invite à présider cette cour pour légitimer cette action. J'ai quelques notions de droit pénal et de droit civil. Nous nous installons de nuit dans mon ancienne chambre dans la maison d'école de Magny-les-Joussey. Faute de chaises, nous sommes assis par terre avec un gars ligoté comme une saucisse. C'est un lieutenant pilote de l'armée soviétique. Je prends comme assesseur « Vieux Charles », pilote lui-même et comme greffier Paul Pothus, alias « Talère », le maître d'école. Moi je fais le président, l'accusateur étant Valéry. Les minutes de cet étrange procès sont conservées. À la suite de l'interrogatoire, le gars accepte de nous révéler que les dissidents se trouvent dans la forêt de Cherlieu à une quinzaine de kilomètres de Magny-les-Jussey. Valéry veut s'y rendre immédiatement. Mes deux camarades rejoignent le maquis et j'irai seul avec les Russes. Je sais que cela devrait se terminer par une fusillade.

Nous prenons la route, fortement armés. Nous arrivons au repaire des six Russes dissidents vers quatre heures. Ahuris et imprégnés d'alcool, les occupants des trois tentes n'ont pas le temps d'utiliser leurs armes. Dans la lumière blafarde du lever du jour, une nouvelle cour martiale se tient. Ligotés à terre, les hommes apprennent sans surprise leur condamnation à mort. Ils portent sur moi, le seul Français témoin de leur différend, un regard haineux. La sentence s'accomplit : trois strangulations, un fusillé sur sa demande, un autre abattu lors de son évasion et, pour le dernier, une

mission suicidaire sur un camion allemand. Lors des exécutions, mon éducation occidentale et chrétienne ne me permet pas de comprendre l'état d'esprit de ces hommes qui glissent vers le néant, sans aucune conviction pour la suite. Je prie... L'un d'eux demande même à être étranglé lentement pour mieux ressentir sa propre mort.

Après cette expérience éprouvante, je pars rejoindre mon maquis, étonné que l'on ne m'ait pas supprimé. À mon retour, mes camarades poussent aussi un soupir de soulagement. Deux jours après, Valéry, revenu seul, tient à participer à un déraillement. Qu'a-t-il voulu me faire comprendre ? Je suppose qu'il a été touché par mon comportement et tout simplement de ma présence qui justifiait vis-à-vis des autres les condamnations contre les six accusés. Après la guerre, la brigade de Combeaufontaine a été avertie de la présence des cadavres dans la forêt de Cherlieu. Personne, pas même le maire, ne savait de qui il s'agissait. Ils le sauront après accord du commandant (général) Bertin, patron du groupement V.

Mais revenons à la Libération. Après l'attaque de mon maquis le 11 septembre 1944, je reçois l'ordre de conserver la liberté de transit sur les ponts, passages obligés en Haute-Saône. Sur les onze objectifs désignés, deux ne peuvent être tenus en raison de la dispersion de mes forces. Je dois aussi assurer la garde de quatre-vingt-huit prisonniers dont le général von Brodowski, un des commandants de la division *Das Reich*, fait prisonnier par un groupe du maquis et remis à la 1<sup>re</sup> armée. Cet officier est innocent du massacre d'Oradour-sur-Glane, cela ne l'empêche pas de finir sous les balles de maquisards lors d'une pseudo-évasion à la citadelle de Besançon où il a été transféré.

Les premiers contacts avec les libérateurs se produisent le 16 septembre 1944, avec une compagnie du 4<sup>e</sup> zouaves. À Vesoul, je retrouve mes patrons à l'état-major, avec les Américains, ainsi que mes Anglais et mon lieutenant français qui avaient participé à la défense du maquis quelques jours auparavant. Le commandant Bertin m'apprend que j'ai des blessés à l'hôpital de Vesoul. J'étais persuadé qu'ils avaient été fusillés lors de leur capture. En fait, avec mes hommes, nous nous sommes toujours comportés en soldats face aux Allemands. Les prisonniers ont toujours été respectés. Partout où je suis passé, il n'y a jamais eu de représailles. Il y eut pourtant des attaques sanglantes, comme à Faverney où nous nous sommes battus tout un après-midi contre des compagnies d'intervention allemandes. L'occupant a pris des otages. De mon côté, nous avons fait des prisonniers autour de la gare. et soigné

leurs blessés que nous avons laissés sur place. Les Allemands ont alors relâché tous les otages qu'ils avaient mis à genoux le long du pont.

Là se situe un acte « juvénile » que mes anciens de la guerre d'Espagne ont fustigé. Un soldat de la Wehrmacht, blessé, n'a pas voulu rendre son arme. Il était incapable de bouger. Je lui fis un pansement et lui laissai son fusil en lui disant « gut soldat » !! Sans regret.

Pour nous, combattant depuis des mois, la Libération n'est pas euphorique parce que les membres de mon maquis sont considérés comme des va-nu-pieds. Tandis que l'armée régulière organise des bals et des défilés, nous la regardons faire, un peu laissés de côté. Nous sommes tout juste bons à fournir des souvenirs pris à l'ennemi tels que des casques, des insignes ou des armes. Pour ma part, ma préoccupation essentielle est de retrouver mes gars disparus, blessés ou prisonniers. Il faut continuer à vivre, manger et s'installer. Si beaucoup de mes hommes veulent continuer à se battre, certains d'entre eux, ouvriers agricoles, peintres en bâtiments ou employés de la SNCF, aspirent à retrouver leur foyer. Je regroupe tout le monde dans un château, en no man's land, pendant 15 jours, avec plusieurs autres maquis pour essayer de constituer une compagnie d'infanterie. J'aurais aimé partir en unité constituée avec la 1<sup>re</sup> Armée, mais mes gars sont débauchés individuellement. Finalement, nous formons le bataillon de marche de Haute-Saône qui devient par la suite le 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> bataillon du 60<sup>e</sup> RI de la division du général de Lattre de Tassigny. Nous participons à la campagne d'Alsace et d'Allemagne. Le 8 mai 1945, nous célébrons la victoire à Strasbourg en défilant en uniforme anglais. Ces singulières tenues nous valent d'être acclamés aux cris de : « Vive les Tommies ! », malgré le drapeau tricolore du régiment... français.

En août 1945, à Trêves, j'apprends, par une circulaire, un appel à candidatures pour le centre de préparation aux grandes écoles militaires à Versailles. Mon colonel tente de me dissuader en m'expliquant que j'ai une carrière toute tracée. Je préfère entrer par une grande porte. J'arrive à Versailles et, au bout de deux mois, on nous entraîne à passer des concours dont Saint-Cyr. J'aurais préféré Polytechnique car je suis très fort en maths et en physique. Obtenant de brillantes notes, j'intègre Coëtquidan en 1946 : six mois comme élève et six mois comme instructeur, choisi par le général Schlessler. Après Saumur, le 1<sup>er</sup> spahis marocains, le 13<sup>e</sup> dragons, ce sera l'école d'application de la gendarmerie à Melun, en 1949.

**René Omnès**

## **VERSION CONTRADICTOIRE A PROPOS DE L'ARRESTATION ET LA MORT D'ANDRÉ BAZEAU**

Les anciens qui ont vécu cette période enfants et qui ont entendu leurs parents relater les faits survenus à Confracourt donnent une version différente. Selon eux André Bazeau fut bien arrêté alors qu'il discutait avec Mlle Armande Pasquet, mais il était à vélo.

André Thouvenin aurait été au préalable averti qu'une colonne allemande venait de Vy-lès-Rupt et aurait commis l'imprudence de se rendre à la fromagerie Ponsot ce jour-là, ce qui aurait entraîné les Allemands à envahir le village et donc arrêter André Bazeau.

On ne sait pas réellement si André Bazeau fut fusillé (très probable). Il fut sommairement enterré là où se trouve sa stèle et retrouvé tout simplement parce qu'une pointe de botte dépassait du sol.

Lorsque les habitants furent pris en otages, seuls les enfants furent autorisés à les ravitailler et certains se souviennent que les Allemands avaient disposé de la paille autour de la mairie, probablement dans l'intention de l'incendier.